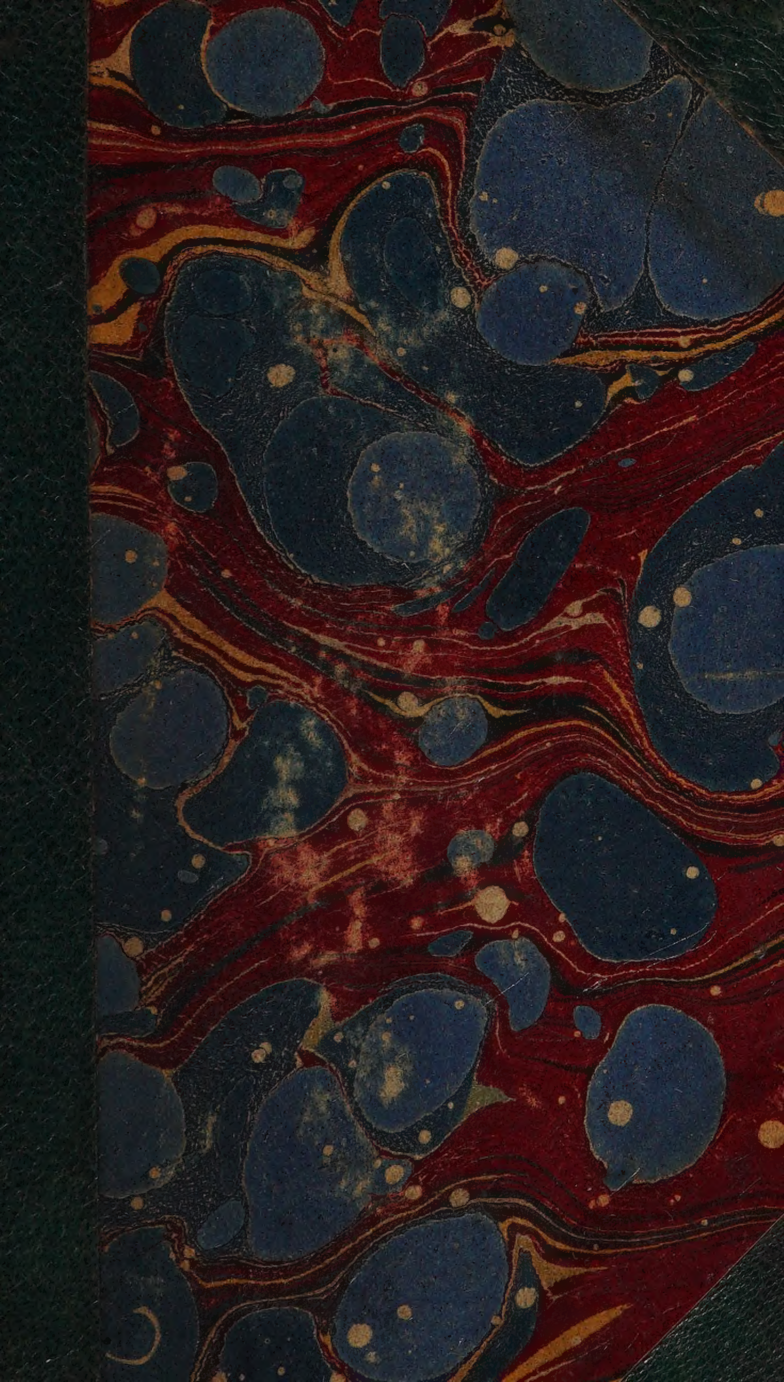


TABLEAU

DE

DE L'AMOUR CONJUGAL.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN
rue N.-D.-des-Victoires, n° 16.

8613

TABLEAU
DE
L'AMOUR CONJUGAL

PAR

VENETTE

TOME III.



Elle entoure de soins sa fragile existence;
Avec celle d'un fils la sienne recommence.

PARIS,
Chez Masson et Yonet, Lib.es
Rue Hautefeuille, N.o 14.
1832.



TABLEAU
DE
L'AMOUR CONJUGAL.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des incommodités que causent les plaisirs du mariage.

On dit que les plus grands malheurs qui arrivent aux hommes, ne viennent ordinairement que de l'excès de l'amour ou du vin. Et, pour ne parler ici que du premier, on doit avouer qu'il a des emportements que les plus sages ont bien de la peine à retenir. Cette passion ne garde point de mesure, et, quand elle en garde, elle cesse d'être appelée *amour*. Rien ne s'oppose à sa violence, tout lui obéit en nous-mêmes et hors de nous-mêmes, et elle trouve autant d'esclaves qu'elle trouve d'hommes.

Ce n'est point assez que de coucher une nuit ou deux avec une femme et de jouir plusieurs

fois avec elle des plaisirs de l'amour; il faut encore que cela aille à plusieurs mois et à plusieurs années de suite, comme si cette passion ne s'assouvissoit jamais mieux par aucune autre chose que par elle-même. Ce n'est pas dans cette rencontre qu'une action souvent réitérée nous déplaît, et que notre délicatesse est blessée par le moindre objet dégoûtant; si cela arrive quelquefois, l'amour a tant d'adresse, qu'il sait bientôt nous guérir de nos petits dégoûts.

Épicure, que l'on a voulu faire passer pour un voluptueux indiscret, ne pouvoit caresser des femmes, ni approuver les plaisirs de l'amour. Il soutenoit que les embrassements étoient les ennemis capitaux de notre santé; que, quand nous les caressions, toutes nos parties principales en souffroient, et que notre âme même en recevoit quelques atteintes. En effet, cette passion corrompt notre esprit, abat notre courage, et empêche l'élévation de notre âme : témoin Salomon, que l'antiquité a surnommé *le sage*, qui perdit l'esprit par l'excès des divertissements avec les femmes : témoins encore les Sardiens, qui, ayant perdu leurs forces avec les servantes des Smyrniens, furent honteusement vaincus par leurs ennemis.

Si nous voulions examiner ce que l'on souf-

fre dans l'un et l'autre sexe, lorsque l'on aime éperdument, nous verrions combien il est dangereux de se laisser prendre aux amorces d'un amour excessif.

Depuis qu'un homme s'est abandonné à ses plaisirs, il a perdu son embonpoint et sa bonne mine : sa tête n'est plus garnie de cheveux comme auparavant, ses yeux sont ternis et livides, et l'on ne s'aperçoit plus du feu qui y brilloit autrefois : il ne voit plus que de fort près, et encore faut-il que l'industrie des hommes lui fortifie la vue. Mais de l'humeur qu'il est, il aimeroit mieux la perdre que de se priver de ses plaisirs; et j'attends à toute heure qu'il dise à ses yeux ce que leur dit autrefois Théotyme, au rapport de saint Jérôme.

Les plaisirs de l'amour nous fascinent et nous aveuglent : ce qui fait dire aux poetes que l'amour étoit sans yeux; car, dans les contentements qu'il nous cause, il se fait une telle dissipation d'esprits, qu'il est impossible après cela qu'il en reste assez pour en fournir ces parties-là.

Le cerveau, qui est le principal organe de toutes les facultés de l'âme, se refroidit et se dessèche tous les jours par la perte que nous faisons incessamment de nos humeurs dans les caresses des femmes. Il s'affoiblit encore, il

s'épuise et se consume; si bien que, dans quelques hommes lascifs, au rapport de Galien, on a quelquefois trouvé cette partie tellement diminuée, qu'elle n'étoit pas plus grosse que le poing. Quelle apparence y a-t-il qu'étant ainsi disposée, elle pût contribuer à la santé du corps, et fournir de matière pour faire toutes les belles fonctions de l'âme?

Enfin, par la disette des esprits, les yeux sont tristes et enfoncés, les joues pendantes et les narines desséchées, le front aride et calleux, l'ouie dure, la bouche puante, en un mot, nous ne voyons que trop souvent les effets funestes que cause un amour déréglé.

Si la tête a ses langueurs, la poitrine n'en souffre pas moins; et, comme c'est ici que la chaleur naturelle et l'humide radical ont leur principal siége, c'est aussi dans ce lieu que nous nous apercevons, plus qu'ailleurs, des désordres que cause cette passion indiscrète. Les hommes deviennent phthisiques et desséchés par les trop fréquentes caresses des femmes; et quelques femmes, si elles allaitent après avoir fait plusieurs enfants, tombent aussi dans de semblables maladies. On remarque dans les uns et dans les autres un feu étranger qui consume ce qu'ils ont de plus humide dans le cœur; et la fièvre lente qui les mine,

donne des marques de la cause qui l'a reproduite. Ils ont une grande difficulté de respirer : la soif les travaille; ils ne savent ce que c'est que de dormir; ils toussent sans cesse, mais ils ne crachent rien; et, s'ils crachent quelque chose, c'est un peu de sang. Quelque malades qu'ils soient, ils ne se sentent presque point de douleur, ou ne s'en plaignent que fort légèrement. Ah! que le mal que produit l'amour est trompeur, jusqu'au moment même où il est le plus redoutable!

Mais c'est dans les parties naturelles que l'amour fait ses plus funestes impressions. Les parties voisines s'en ressentent plus que les autres, et sont ainsi punies d'avoir contribué de leur part à l'excès de nos plaisirs.

Les incommodités de nos parties naturelles sont en trop grand nombre, pour nous arrêter ici à les determiner les unes après les autres. Il suffit d'en avoir parlé ailleurs, et de dire présentement que la douleur et le repentir suivent toujours les contentements réitérés que nous avons pris avec les femmes, et qu'à force d'aimer nous avons appris à n'aimer plus : d'où vient que le tombeau de Vénus, si nous en croyons quelques-uns, est encore maintenant tout couvert d'herbes froides, qui s'opposent à la fécondité des hommes.

Si ce n'étoit encore qu'une douleur passagère ou qu'un léger repentir qui fussent les effets d'un amour déréglé, peut-être qu'on en pourroit mépriser les attaques; mais outre la stérilité, la sécheresse des reins, le flux de ventre et d'urine, et la chute du siége, on est encore maltraité de cette infâme maladie qui ne finit souvent ni par la salivation ni par la sueur. Elle est tellement enracinée dans la moelle des os de ces fameux débauchés, que pour l'en arracher il faudroit que l'amour qui l'a fait naître fût effectivement un dieu, et qu'il sût faire des miracles.

L'estomac ne peut faire sa fonction; sa chaleur est dissipée par la perte des esprits et par l'excès de la volupté. Il ne fait plus que des crudités, au lieu d'un bon chyle. C'est d'où viennent tant de catarrhes, de fluxions, de gouttes, et de douleurs nocturnes que ressentent ceux qui, pendant toute leur vie, ont suivi avec trop de complaisance les inspirations de Vénus. On remarque de la foiblesse dans les jointures de leur corps, et au lieu d'une humeur douce et gluante qui facilite pour l'ordinaire les mouvements de toutes nos parties, on n'y trouve que du plâtre pour symbole de l'imposture de l'amour.

En effet, l'excès des plaisirs trouble notre

repos par des inquiétudes continuelles, et altère notre santé par des qualités contre nature. Plus le plaisir est grand, plus son excès est pernicieux; si bien qu'il faut le prendre avec mesure, pour n'en recevoir que de la satisfaction. La volupté est un poison qu'il faut corriger pour l'empêcher d'être funeste : elle est comme l'antimoine ou l'argent vif, qu'il faut préparer si nous voulons qu'il nous profite.

L'excès des viandes suffoque notre chaleur naturelle, l'exercice violent affoiblit nos forces, et les plaisirs les plus innocents de l'amour deviennent des supplices quand ils sont immodérés.

Pendant que l'homme ne vivoit que de gland et ne buvoit que de l'eau, il n'avoit point d'humeurs superflues, et ne savoit ce que c'étoit que fièvre et que fluxion. L'abstinence seule le guérissoit des incommodités qui l'attaquoient quelquefois; mais depuis qu'il a traversé les mers pour aller aux Indes; qu'il a percé une infinité de royaumes pour trouver la Chine; qu'il ne s'est pas contenté des aliments communs que la nature lui fournissoit en qualité de mère; qu'il a mis sur sa table des truffes, des champignons, des huîtres, et autres choses qui irritent plutôt l'appétit qu'elles ne servent à l'entretien de la vie; qu'il y a souffert des pâtés, des tartes,

des ragoûts et des entremets, dont il a farci son estomac ; qu'il ne s'est pas contenté de vin naturel, qu'il a mêlé une infinité de drogues pour le rendre ou plus clair ou plus suave ; que la glace l'a emporté sur la fraîcheur de nos caves ; enfin, depuis qu'il est voluptueux, il est sujet à la pierre, à la colique, aux douleurs d'estomac, et aux autres maladies que nous voyons lui arriver tous les jours.

Tandis que l'homme ne suivoit que les mouvements de la nature, qu'il ne caressoit sa femme qu'après avoir plusieurs fois ressenti les aiguillons de la concupiscence, et que sa raison étoit la maîtresse de sa passion, il étoit fort et robuste, et n'avoit jamais éprouvé les suites fâcheuses des maladies secrètes et criminelles ; mais depuis qu'il a fait gloire d'avoir plusieurs femmes, qu'il ne s'est pas contenté des mouvements de la nature, qu'il s'est excité lui-même par des remèdes qui aiguisent l'appétit sensuel ; en un mot, depuis qu'il est luxurieux, il est aussi attaqué de foiblesses de nerfs, de goutte, de stupidité, et d'une infinité d'autres maladies qui l'accablent.

Mais si, après avoir trop souvent embrassé une femme, l'âme ne souffroit point dans ses principales facultés et dans ses fonctions les plus nécessaires à la vie, au moins pourroit-on se

consoler des maux que le corps endure; mais, à dire le vrai, les langueurs de notre âme sont encore bien plus considérables que celles de notre corps. Si elle est malade, l'économie de notre corps en est presque toute détruite, notre mémoire se perd, notre imagination s'égare et notre raison se diminue. Alors nous n'avons plus de prudence pour nous conduire dans les occasions de la vie où nous en avons autant besoin; et, s'il nous reste encore un peu d'entendement, ce n'est que pour observer que nous la perdons peu à peu. C'est une des plus fortes raisons que l'Église latine ait eues de ne permettre point à ses prêtres l'usage des femmes; et saint Paul, qui prefère partout la continence au mariage, savoit bien quels malheurs causoit l'amour, qui dans son action et dans ses suites ne pouvoit jamais être modéré. Car, combien de passions entraîne-t-il après lui! et, pour ne parler ici que de la jalousie qui en est une suite assez commune, combien ne fait-elle point souffrir ceux qui s'y abandonnent, et jusque-là qu'on en a vu qui en sont morts, comme Lépidus!

La santé, la vertu, le mérite et la réputation servent à ce vice de prétexte pour s'établir, et quand il s'est une fois emparé d'un cœur, il change l'amour en rage, le respect en mépris,

et la tranquillité en défiance. C'est alors qu'un homme rend son remède plus dangereux que son mal, et qu'au lieu de se guérir par le silence, comme firent autrefois Pompée et Caton, les deux plus fameux cocus de leur siècle, il les met au jour, et même fait connoître à la postérité ses infortunes domestiques.

Que les bêtes sont heureuses dans leurs passions! elles vivent sans souci et sans alarmes; elles ne forment jamais de désirs, et ne sèchent jamais de tristesse; elles ont les plaisirs que l'amour leur suggère, sans en ressentir les maux. L'intérêt, l'ambition, la vanité et les autres passions de l'âme ne les occupent jamais. Cependant nous avons la raison, dont nous n'avons guère l'usage. Elle n'est pas un si grand avantage pour nous que les philosophes le publient. C'est un foible remède contre la violence de nos passions, et principalement contre celle de l'amour. Un peu de complaisance la séduit. Quand nous l'appelons à notre aide lorsque l'amour nous suffoque, au lieu de nous soulager, elle aide à déchirer le cœur. En vérité, c'est une chimère inventée à plaisir pour nous faire souffrir davantage, et ceux qui en ont le plus sont ceux qui sont plus fortement maltraités. Ne vaudrait-il pas mieux vivre comme les bêtes, dans une indolence et dans une oisiveté inno-

cente, que d'avoir de l'esprit et de la raison pour nous faire souffrir? C'est ce que me disoit l'autre jour un ami, sur la matière que je traite.

Je puis donc dire sans exagération que l'amour déréglé est la peste la plus pernicieuse qui puisse jamais affliger les hommes. Il nous jette dans des maux qui sont entièrement incurables; et l'épuisement qui en est la cause fait la difficulté de leur guérison. Il apporte avec précipitation la vieillesse, et nous fait tomber, sans qu'on s'en aperçoive, dans les infirmités de cet âge-là; car, par la froideur et la sécheresse excessive qu'il nous cause, qui sont les qualités opposées aux principes de la vie, il nous avance la mort, à laquelle nous ne nous attendions pas sitôt.

Il s'en est vu même qui ont perdu la vie dans le moment. Pindare eut la destinée de mourir par l'excès de l'amour, dont il avoit fait si souvent l'éloge; et Tertullien nous fait remarquer que le philosophe Speucipus n'eut pas le temps avant que de mourir, de s'attrister ni de se repentir, comme on fait ordinairement, après qu'il eut pris ses divertissements avec une femme; et, de nos jours, le cardinal de sainte Cécile mourut à Rome pour avoir trop aimé : si bien que les choses extrêmes sont pour nous fort incommodes. Trop de bruit nous rend

sourds, trop de lumières nous aveugle, trop de distance ou de proximité nous empêche de voir, trop de plaisir nous incommode. Les qualités excessives nous font du mal : nous ne les sentons plus, nous les supportons.

C'est cette Vénus du soir qui est l'avant-courrière de la nuit et des malheurs de notre vie. Si elle peut se vanter, avec raison, de nous avoir fait naître, nous pouvons justement nous plaindre de ce qu'elle peut nous causer la mort. Aussi s'est-il trouvé des peuples qui lui ont fait bâtir des temples, et qui ont eu pour elle de la vénération sous le titre de ces deux propriétés.

L'amour ne demande que des gens robustes pour ses actions. Ceux qui sont naturellement foibles, aussi bien que les convalescens, ne sont point en état d'obéir à ses ordres. Ils ont trop besoin pour eux-mêmes de la chaleur naturelle, sans la dissiper avec les femmes, comme fit autrefois celui dont parle Galien, qui, n'étant pas encore tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il se fut diverti avec sa femme ; et Alexandre Benoît nous a aussi fait remarquer que le sénateur Virturio, étant décrépit, n'eut pas été plutôt transporté par les plaisirs de l'amour, qu'il en perdit la vie peu de temps après. Sur cela,

Jean Dorat, qui épousa dans sa vieillesse une fille de vingt-deux ans, disoit fort agréablement qu'il aimoit mieux mourir par une épee bien nette et bien polie, que par un vieux fer rouillé.

De tous les animaux, il n'y en a point qui dans les plaisirs amoureux, s'épuise plus que l'homme : un seul épanchement lui causera plus de foiblesse, si nous en voulons croire Avicène et l'expérience même, que quarante fois autant de sang qu'on lui pourroit tirer.

C'est sans doute pour cela que Démocrite blâmoit si fort les divertissements pris avec les femmes, et que, voulant se conserver les forces que la nature lui avoit données, il témoignoit qu'il n'étoit pas d'humeur à les perdre dans leurs caresses. Les athlètes aussi ne se marioient jamais, pour être plus forts et plus vaillants dans les jeux olympiques.

En effet, s'abstenir en quelque façon des femmes, est l'une des trois choses qui peuvent le plus contribuer à notre force et au bonheur de notre vie; car si nous nous levons de table avec appétit, que nous ne méprisions pas le travail, et que nous n'épanchions point notre semence, je suis fort persuadé que notre santé sera parfaite et exempte de tous les maux qui la troublent ordinairement.

Les embrassements d'une femme ne sont pas pour cela criminels ni dangereux, et l'action n'est pas impudique, si nous en croyons saint Jérôme et saint Augustin; il n'y a que les excès que nous y faisons souvent qui peuvent être défendus, et produire toutes les incommodités dont nous venons de parler.

CHAPITRE II.

Des utilités qu'apportent les plaisirs du mariage.

Si la modération doit être gardée en quelque chose, ce doit être sans doute dans les embrassements des femmes. Cette vertu est nécessaire à conserver notre santé, ou à la rétablir quand nous l'avons perdue; que si nous nous en éloignons tant soit peu, nous tombons infailliblement dans les incommodités dont nous avons parlé au chapitre précédent.

Que s'il n'y avoit point d'excès dans la passion de l'amour, et que l'on n'en fût point incommodé, on n'espéreroit point de remède. Ainsi, il est non-seulement juste, mais utile pour nous, de découvrir notre foiblesse et notre corruption pour en chercher le remède;

et il est également injuste qu'après l'avoir trouvé, nous ne voulions pas nous en servir; et c'est peut-être pour cela que présentement (1), selon le témoignage de Léonard Coquée, aussi bien que du temps de saint Augustin (2), comme il le rapporte lui-même, on permettoit à Rome les caresses des courtisanes, d'où procèdent et nos maladies et nos remèdes.

Quoique l'amour soit la plus puissante de toutes les passions, qu'il n'y ait point d'homme qui ne vive sous son empire, et qui ne soit assujetti à ses lois, je suis pourtant persuadé que nous pouvons, en quelque façon, résister à sa violence, et nous empêcher d'exécuter si précisément ses ordres. Zénon en peut servir de preuve, lui qui, pendant sa vie, ne baisa sa femme qu'une seule fois, et qui y fut encore obligé par civilité.

En effet, notre santé seroit plus parfaite, si nous usions sagement des plaisirs de l'amour. Nous aurions une certaine gravité dans la chaleur du plaisir pour devenir pères,

(1) *Ecclesia et principes christiani meretrices permittunt, ut gravioribus malis occurrunt.* Coqueus, Comm. in August.

(2) *Latebræ requiruntur in usu scotorum quæ terrena civitas licitam fecit turpitudinem.* Libro 14, cap. 18, de Civ. Dei.

que nous n'avons pas quand nous ne cherchons que le contentement.

Les impatiences et les chagrins qui troublent notre repos, ne seroient pas si fréquents; nous vivrions sans inquiétude, et la douleur ne prendroit pas si souvent la place de la tranquillité. Nous nous divertirions sans peine, de quelque tempérament que nous fussions. Nous ne ressentirions ni langueur ni lassitude après avoir caressé une femme, et notre santé seroit beaucoup mieux affermie qu'auparavant, après nous être déchargé de tout ce que nous avions de superflu. La chaleur naturelle n'est jamais plus robuste que quand il n'y a plus d'impuretés qui embarrassent ses actions et qui empêchent ses effets.

Une même chose peut être utile et préjudiciable, selon l'usage que l'on en fait : l'abstinence guérit souvent les incommodités de Charlemagne, et ce fut presque elle seule qui, pendant sa vie, fut le remede pour toutes ses maladies; et la même abstinence le mit enfin dans le tombeau. Le bain d'eau froide qui soulagea Auguste, tua Marceline peu de temps après; et l'amour, qui cause tant de désordres quand nous en abusons, nous procure beaucoup de bien quand la raison ou la nécessité nous fait suivre ses mouvements.

Il n'y a rien au monde qui rafraîchisse davantage les bilieux que les caresses des femmes; et si dans l'action ils se sentent un peu échauffés, cette chaleur n'est que passagère, et ne dure pas plus que les divertissements qu'ils y prennent. Toutes sortes de temperaments y trouvent du secours, et cette action échauffe aussi doucement les pituiteux, qu'elle échauffe les sanguins. Les mélancoliques en sont réjouis, et ils se défont, par ce moyen, de leur tristesse et de leur timidité. Leur appétit perdu et leur estomac débauché en sont rétablis. C'est ce qui donna le nom d'*Antiévro* à la courtisane Hoéa, parce qu'elle distribuoit un remède assuré contre l'humeur noire. En effet, les plaisirs que nous prenons avec les femmes guérissent notre mélancolie, et font plus d'effet sur nous que tous les ellébores des médecins. La pensée même de l'amour nous réjouit et nous fortifie; elle augmente notre chaleur, et dissipe notre bile noire et épaisse.

Cet homme, dont Galien nous fait l'histoire, qui avoit été si touché de la mort de sa femme, qu'il résolut de n'en avoir jamais, se trouvant quelque temps après fort incommodé par des indigestions d'estomac, et par une tristesse dont il ne connoissoit pas la cause, fut enfin obligé de rompre son vœu, et de se joindre

amoureusement à une autre, entre les bras de laquelle il recouvra aussitôt la santé.

Quoique la copulation conjugale ait été nommée, par quelques-uns, *une légère épilepsie*, elle ne laisse pas pourtant de guérir cette grande maladie et beaucoup d'autres, qui cessent souvent aux premiers plaisirs que nous prenons avec les femmes, et au premier sang que les filles répandent par leurs parties naturelles.

L'on dompte les animaux les plus féroces par l'approche d'une de leurs femelles. Le tigre n'est plus tigre auprès de la sienne. Un homme, quelque emporté qu'il soit, devient modeste et traitable auprès d'une femme; et il se trouve souvent des vierges ou des veuves furieuses qui ne s'apaisent que par les embrassements des hommes.

Toutes les grandes humidités du cerveau, les fluxions funestes qui nous causent souvent dans la gorge ou dans la poitrine des maladies incurables, ne sont ordinairement prévenues que par les plaisirs modérés que nous prenons avec les femmes. Cette pesanteur de corps insupportable, et ces lassitudes que nous ressentons dans l'oisiveté et après la bonne chère, ne sont guéries que par ce remède. Les athlètes avoient autrefois trouvé cet expédient pour se délasser de leur lutte, et ils se sentoient alègres et plus

forts, dès qu'ils s'étoient divertis avec une femme.

Cet exercice amoureux efface tous les songes qui nous font de la peine : nous dormons ensuite avec tranquillité; et si l'amour déréglé nous cause l'aveuglement en dissipant nos esprits, l'amour modéré rend nos yeux plus clairs en vidant les humidités qui nous troublent la vue.

La voix, de chancelante et d'entrecoupée qu'elle étoit auparavant, devient plus forte et plus ferme; la chaleur du cœur s'augmente sans nous incommoder, et la force des entrailles se fait connoître par la vigueur de leurs actions. L'estomac n'engendre plus de vents et ne fait plus de crudités, on n'entend plus de murmure dans les boyaux, et les reins qui se trouvoient appesantis par la semence qui les accabloit, se sentent en même temps soulagés par la décharge de cette matière.

C'est enfin le souverain remède des pâles couleurs; et une fille qui fait peur à tout le monde par sa jaunisse, reprendra, peu de temps après son mariage, ce teint de lis et de rose, qui est le signe assuré d'une santé parfaite. Après les premiers combats amoureux, elle sentira sortir du sang d'elle-même, comme une marque de la victoire de l'amour. La paix et l'abondance viendront bientôt après; la bonne

complexion et la fécondité combleront de joie cette personne, qui avoit presque perdu l'espérance de les voir jamais.

Cette jeune veuve, qui tomboit si souvent dans les suffocations qui la menaçoient d'une mort subite, n'est plus sujette à ces maux depuis qu'elle s'est remariée; enfin cette Vénus matinière ne nous présage que la beauté le jour et les plaisirs de la vie. C'est elle qui, étant réglée, nous fait devenir pères de plusieurs enfants, et nous rend l'embonpoint que nous avions perdu à force d'aimer.

Ce jeune homme, à qui le visage est devenu pâle, les yeux meurtris et enfoncés, les lèvres blêmes, la voix chancelante, la respiration entrecoupée de soupirs et interrompue de sanglots, qui ne boit et ne mange plus, qui va expirer par l'excès de sa passion amoureuse, n'a pas plutôt obtenu la possession de ce qu'il aime, qu'on lui voit reprendre peu à peu ses forces : son embonpoint revient; sa santé est ensuite ferme et assurée. Jamais Antiochus n'eût recouvré la sienne, si Séleucus ne l'eût fait jouir de Stratonice; et jamais Juste, femme du consul Boëce, ne fût revenue de sa langueur, sans la pitié qu'en eut le comédien Pilade.

Je ne voudrois pas imiter ici le médecin Appollonides, qui se trompa si lourdement

dans la connoissance de la maladie d'Amitis, femme de Mégalizius, et fille de Xerxès, car ce médecin, pensant que la fièvre étique de cette femme étoit du nombre de celles qui se guérissent par l'amour, il lui conseilla les embrassements d'un homme : mais comme quelque temps après Amitis ne se sentit point soulagée par cette sorte de remède, outrée de douleur contre le médecin, elle s'en plaignit à sa mère, qui le dit ensuite à Xerxès. Le roi en fut si touché, qu'il condamna le médecin à être enterré tout vif jusqu'au cou : ce qui fut exécuté à l'heure même.

La goutte, qui, selon les médecins, est souvent engendrée par les caresses des femmes, en est quelquefois guérie : et il s'est vu des goutteux qui en ont été soulagés lorsqu'ils en ont usé avec modération. En effet, il n'y a point de moyen plus assuré pour nous conserver la santé, ou pour éviter une mort précipitée, que de se joindre quelquefois à une femme. Le poëte Lucrèce ne se seroit jamais tué, s'il eût possédé la belle qui le faisoit soupirer, et cette fille de trente ans, dont Riolan fit un jour la dissection, n'auroit pas perdu la vie si elle s'étoit mariée; car la semence n'auroit pas suffoqué sa chaleur naturelle, et son testicule gauche ne seroit pas devenu aussi gros que le poing, par l'abon-

dance et la rétention de cette matière : encore la fille que M. le Duc disséqua dernièrement dans l'hôpital général de la Salpétrière de Paris, ne fût point morte de fureur histérique, si son testicule gauche ne fût devenu gros comme le poing, par la rétention d'une semence épaisse.

Au lieu que l'amour derégle nous rend stupides, l'amour que l'on ménage avec prudence nous cause de la santé, nous inspire de la hardiesse, et nous fait naître de l'agrément. Un paysan, qui a l'esprit naturellement grossier, ne paroîtra pas être ce qu'il est quand il aime; et alors il se trouvera peut-être en état de disputer avec un autre beaucoup plus spirituel que lui, de la finesse de l'esprit et des mouvements de sa passion.

Il est donc vrai que les embrassements des femmes ne nous peuvent faire de mal, pourvu que nous suivions le conseil d'Hippocrate, qui ne veut pas même nous permettre que, dans le printemps, qui est la saison la plus propre à cet exercice amoureux, nous en fassions des excès. Ces voluptés licites nous comblent de toutes sortes de biens; elles rendent notre âme satisfaite, et augmentent les forces de notre corps, tellement que, quand même nous serions attaqués de quelque venin qui commenceroit à détruire les forces de notre cœur, la copulation,

si nous en voulons croire les naturalistes, seroit un remède suffisant pour nous garantir de sa malignité.

Quand on ne se propose que de faire des enfants, que l'on suit simplement les mouvements de la nature, et qu'on n'est ému par le chatouillement de la semence que comme nous le sommes par les irritations des autres excréments de notre corps, on n'intéresse jamais s santé par ces sortes de divertissements. C'est ce qu'Euripide a fort bien exprimé dans une autre langue, lorsqu'il parle à Vénus de la sorte :

> Vénus, en beauté si parfaite,
> Inspire, de grâce, à mon cœur
> Ta plus noble et vive ardeur,
> Et rends dans mes amours mon âme satisfaite :
> Mais tiens si bien la bride à mes ardents désirs,
> Que, sans en ressentir ni douleurs ni foiblesse,
> Jusque dans l'extrême vieillesse,
> Je prenne part à tes plaisirs.

Et pour dire là-dessus ce que je pense, un vieillard de soixante-dix ans sera encore en état de caresser une jeune fille et de lui faire un enfant, si pendant sa jeunesse il n'a pas pris trop de liberté avec les dames. C'est ce que l'oracle a voulu dire aux Spartiates, quand il leur commanda d'élever une statue à Vénus, avec ces mots écrits en d'autres caractères : *Vénus*

qui retarde la vieillesse; en voulant faire connoître qu'elle n'est pas ennemie de notre santé, si nous suivons ses conseils avec prudence.

Enfin ce seroit peu que d'avoir parlé des plaisirs du mariage sans en découvrir les remèdes qui s'opposent à leurs excès, et les moyens dont on doit se servir pour les éviter; et nous serions fort injustes si nous favorisions le crime en favorisant la concupiscence de la chair, sans avoir égard à notre santé et à l'obéissance que nous devons aux ordres de Dieu.

CHAPITRE III.

S'il y a de véritables signes de grossesse.

QUOIQUE parmi les hommes il y ait des coutumes qui nous paroissent ridicules, on doit pourtant s'imaginer que l'on a eu de bonnes raisons de les établir. Le temps les a favorisées, et l'usage, qui est le maître et le tyran des actions des hommes, les a soutenues. Ces coutumes se sont sanctifiées dans la suite, comme les petits ruisseaux qui, coulant vers la mer, se grossissent enfin, et deviennent de grands fleuves.

L'exercice que font les gens mariés en dan-

sant le jour de leurs noces, paroît extravagant à plusieurs personnes, qui blâment toujours ce qui ne leur plaît pas. Ils ne sauroient se persuader que ce n'est pas sans raison que l'usage tolère cette ancienne coutume. Mais si l'on faisoit un peu de réflexion sur les effets que causent les mouvements des mariés, peut-être trouveroit-on que la danse des noces n'a été inventée que pour perpétuer plus aisément l'espèce des hommes; car ce n'est ni la malice du siècle, ni la dépravation des mœurs, ni l'adresse de l'amour, ni les voluptés déréglées, qui sont la cause de cette cérémonie : c'est la raison même qui a voulu que les mariés dansassent le jour qu'ils se marient, afin que, par cette agitation, leur corps fût plus libre, plus ouvert et plus propre à la génération.

Les naturalistes nous font remarquer que, si l'on veut avoir un cheval de prix, on doit fatiguer la cavale avant qu'elle soit couverte, et que de cette conjonction plutôt que d'une autre, il naît ordinairement un animal fougueux et propre à la guerre.

Ainsi les femmes s'étant agitées avant que de se joindre amoureusement à leurs maris, sont défaites d'une partie de leurs excréments, et la chaleur qu'elles ont acquise en dansant a servi à dessécher leurs parties amoureuses, qui ne

sont le plus souvent que trop humides, et qui, par ce moyen, ne sont pas disposées à la génération; car la trop grande humidité de ces parties est une des principales causes de stérilité des femmes.

Après ces dispositions, on doit observer dans le mari et dans la femme d'autres circonstances qui servent de conjectures pour établir la connoissance que nous pouvons avoir de la grossesse d'une femme; car si le mari n'est ni trop jeune ni trop vieux, que son tempérament soit robuste et ses parties principales bien saines; qu'il ne soit ni trop gras, ni trop maigre, et qu'il ait les parties de la génération bien faites et bien disposées; que d'ailleurs la femme ait aussi les mêmes dispositions, qu'elle soit dans la fleur de son âge, et qu'elle jouisse d'une santé parfaite, qu'elle ne soit ni trop grande ni trop petite, et que ses règles aient accoutumé de couler selon les lois de la nature, je ne doute point que, s'il y a les moindres marques que la femme soit grosse, on ne doive se le persuader, après tant de dispositions d'un côté et d'autre.

Mais, parce que ces conjectures ne sont pas des signes évidents de la grossesse, il me semble que l'on en doit chercher quelque autre, pour la connoître avec certitude. On sait que la grossesse est ordinairement de neuf mois accom-

plis : ainsi nous examinerons d'abord les signes qui nous servent de conjecture pour la découvrir dans les premiers mois, et puis ceux qui nous la rendent plus certaine dans les derniers.

On a lieu de croire qu'une femme a conçu lorsque, après s'être divertie avec un homme, elle demeure sèche, et qu'elle ne rend point ce qu'elle a reçu, et qu'avec cela un homme se retire sans être beaucoup humide. Au même temps, la femme ressent comme de petits frissons, semblables à ceux qui nous arrivent après avoir mangé. Elle souffre quelquefois des foiblesses et des vomissements dans le moment que la semence de l'homme est dardée vers le fond de sa matrice, et qu'elle est reçue dans l'une de ses cornes pour se joindre avec la semence de cette femme, et y faire la conception.

La matrice, comme si elle avoit de la joie d'avoir reçu l'humeur qui lui est propre, se resserre pour la retenir; ce qui cause à la femme je ne sais quel mouvement dans ses parties naturelles, duquel elle ressent du chatouillement et du plaisir, et fait qu'elle recherche alors plus ardemment la compagnie d'un homme.

Si, quelque temps après, la sage-femme la touche, et qu'elle rencontre une douce résistance, la matrice et son orifice interne ferme et mollet comme le cul d'une poule, ou le mu-

peau d'un chien naissant, il n'y a pas lieu de douter que la femme n'ait conçu.

Mais on ne se contente pas d'avoir des signes communs, on fait encore quantité d'expériences, à l'imitation de l'antiquité, pour découvrir la grossesse d'une femme. Les uns frottent d'un rouge les yeux de celle que l'on soupçonne grosse; et, si la chaleur pénètre la paupière, on ne doute plus après cela que cette femme ne soit enceinte.

Les autres tirent de son corps quelques gouttes de sang, et après les avoir laissées tomber dans de l'eau, ils conjecturent qu'elle est grosse si le sang va au fond. Il y en a d'autres qui lui donnent à boire cinq ou six onces d'hydromel simple ou anisé, en se mettant au lit, et ils jugent de la conception par les tranchées que cette boisson cause à la femme.

D'autres lui donnent encore une ou deux onces de suc de senecon, mêlé avec un peu d'eau de pluie, et s'imaginent qu'elle est grosse si elle ne la vomit point.

Quelques-uns, après avoir mis dans ses parties naturelles une gousse d'ail, ou fait brûler de la myrrhe, de l'encens, ou quelque autre chose aromatique, pour lui en faire recevoir la vapeur par le bas, croient qu'elle est grosse, si elle ne ressent point quelque temps après

la bouche ou au nez l'odeur de l'ail ou des choses aromatiques.

Il y en a encore qui font diverses expériences sur l'urine. Ils considèrent cette liqueur dès qu'on la rend; et, après l'avoir trouvée troublée, et de couleur de l'écorce de citron mûr, avec de petits atomes qui s'y élèvent et qui y descendent, ils disent qu'elle a conçu.

D'autres laissent l'urine pendant la nuit dans un bassin de cuivre, où l'on a mis une aiguille fine; et, s'ils observent le matin quelques points rouges sur l'aiguille, ils ne doutent plus de la grossesse.

Quelques autres prennent parties égales d'urine et de vin blanc : si l'urine, après avoir été agitée, paroît semblable à du bouillon de fèves, ils assurent que la femme est grosse.

Les autres laissent pendant trois jours reposer à l'ombre, dans un vaisseau de verre bien bouché, l'urine d'une femme; et, après l'avoir coulée par un taffetas clair, s'ils rencontrent de petits animaux sur le taffetas, ils ne font pas difficulté d'affirmer que la femme est grosse.

Enfin, je ne saurois dire combien d'expériences les hommes ont tentées pour découvrir la grossesse d'une femme; mais les dégoûts, les envies de vomir, les vomissements même,

et autres accidents qui leur arrivent, sont des signes bien plus certains, s'il y en a au moins de certains, que toutes les bagatelles dont l'antiquité a fait parade pour connoître une femme grosse.

Si les règles manquent à une femme sans qu'elle soit attaquee par des frissons ou par une fâcheuse fièvre; que le ventre lui devienne plus plat ou plus resserré qu'auparavant, selon le proverbe des sages-femmes : *en ventre plat, enfant y a*; que principalement après avoir mangé elle soit lente, et qu'elle ne puisse se toucher le ventre sans douleur, ce sont aussi des marques de conception.

Ses règles, retenues pour la génération, lui causent ordinairement des amertumes de bouche, des rapports âpres ou aigres, des éblouissements, des langueurs; des lassitudes, des douleurs de tête et de reins, des chagrins, ou des transports de joie dont elle ne sait pas elle-même la cause, des taches au visage ou dans quelque autre lieu du corps, des assoupissements; enfin, le plus souvent un appétit déréglé; car il s'en est vu qui ont mangé des charbons, de la cendre, du plâtre et d'autres choses pareilles. Toutes ces accidents ne sont causés que par le manquement des règles que la nature a retenues pour ses usages particuliers, et

toutes les parties de la femme ne souffrent que parce qu'elles sont arrosées des humeurs qui doivent chaque mois être évacuées.

Outre les accidents que nous venons de marquer, il en arrive d'autres après les quatre premiers mois de grossesse, qui nous servent de nouvelles preuves. Le sang qui croît tous les jours dans les veines d'une femme pour l'usage de l'enfant, qui en a alors plus de besoin, leur apporte plusieurs petits désordres qui nous instruisent de l'état où elles sont. Il se jette sur la gorge, et leur cause, aux unes plus tôt, et aux autres plus tard, des douleurs et des duretés aux mamelles, lorsque le lait commence à s'y former, et que le mamelon, avec son cercle, devient rouge aux blanches, et noir aux brunes. Leur voix commence alors à devenir plus grosse, par la chaleur naturelle qui se multiplie, et leur salive est plus abondante; car on n'a jamais guère vu de femmes grosses, au moins de celles qui jouissent d'un embonpoint, qui ne fussent de grandes cracheuses.

Il paroît même aux jambes et aux cuisses des plus sanguines des veines enflées de diverses couleurs, que nous appelons *varices*; car on les remarque bleues aux blanches, et noires aux brunes, par la variété de leur tempérament.

Après tout, l'un des signes les plus assurés qui nous peuvent découvrir la grossesse d'une femme, c'est le mouvement de l'enfant; car si l'on met la main sur son ventre, et qu'on l'y tienne fort long-temps, l'on s'aperçoit, vers le quatrième ou le cinquième mois, d'un mouvement doux, et, sur la fin de la grossesse, d'un mouvement un peu plus fort qui vient de haut en bas, et vers le devant du ventre de la femme quand elle est couchée. Le fardeau ne se meut point de la sorte; il suit le mouvement du corps, et il tombe comme du plomb du côté qu'il se penche. Les vents ont aussi un mouvement indifférent. Ils se font sentir inégalement, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre; et leur mouvement ne se fait pas vers le devant du ventre, comme dans une véritable grossesse; mais on le sent le long des boyaux, que l'on entend quelquefois gronder.

Si l'on observe le pouls des femmes grosses, on trouve qu'il est beaucoup plus prompt et plus élevé que dans un autre temps; aussi ont-elles alors du sang et de la chaleur autant que deux personnes, et des médecins peu expérimentes à toucher le pouls de ces femmes, s'imagineroient aisément qu'elles ont la fièvre.

On ne se contente pas de découvir en général la grossesse d'une femme par les signes que

nous avons exposés; on veut encore savoir si elle est grosse d'un garçon ou d'une fille, ou même encore si elle est grosse de plusieurs enfants.

Il est vrai que les garçons nous donnent souvent des marques que les filles ne nous donnent pas; car celle qui est enceinte d'un garçon se porte ordinairement beaucoup mieux, et se sent même plus tôt que si elle l'est d'une fille, qui, dès les premières actions de sa vie, commence à donner plus de peine à sa mère, que ne le fait un garçon pendant toute sa vie.

Si la mère, sur la fin de sa grossesse, tombe dans quelque fâcheuse maladie sans faire de fausse couche, c'est une forte conjecture qu'elle porte dans ses flancs plutôt une fille qu'un garçon: celui-ci a ses attaches plus sèches que celle-la; il ne sauroit résister à des attaques si rudes.

Mais encore, un mâle rendra robustes toutes les parties droites de sa mère, qui, en voulant marcher, se servira plutôt du pied droit, et, en voulant prendre quelque chose, agira plutôt de la main droite que de la gauche. On remarque encore dans son œil, dans la mamelle et dans son pouls du côté droit, beaucoup plus d'éclat, et beaucoup plus de changement et de force que du gauche; et, si l'on tire de ses mamelles une goutte de lait, lorsqu'elle y en aura de perfectionné, on verra qu'elle se conservera ronde

sur l'ongle, si elle porte un garçon; au lieu que, si c'est une fille, le lait, étant fort séreux, ne se soutiendra pas si bien.

Pour le nombre des enfants, on ne peut considérer que la grosseur extraordinaire du ventre; et, par le milieu, une espèce d'enfonçure, qui nous donne des marques des jumeaux.

De tous ces signes, il y en a de très-légers et de très-ridicules; car, de penser que l'on puisse découvrir la grossesse d'une femme par ses urines, c'est ce que je ne saurois me persuader. Je sais bien jusqu'où l'avarice des hommes a poussé cette curiosité, mais les différentes opinions où ils sont sur ce sujet me font justemen douter de la vérité de leurs expériences.

L'urine ne nous peut donner, tout au plus, que des marques de l'état des parties d'où elle vient, et de la disposition de celles par où elle passe. Comme elle ne traverse pas la matrice, et qu'elle ne fait qu'effleurer son col, quelles conjectures peut-on faire par cet excrément, si ce n'est de la diposition de la vessie, des reins et des parties supérieures?

Toutes ces expériences que l'on fait ordinairement avec de l'urine, sont superstitieuses; tout ce qu'on met dans la matrice est dangereux: l'ail est caustique et brûlante, si on l'applique aux parties tendres du conduit de la pudeur. Les

vapeurs des choses aromatiques sont suspectes, et il ne faut que cela pour faire de fausses couches. Mais il y a d'autres signes qui nous rendent plus certains que ceux-là de la grossesse d'une femme; car la sécheresse de ses parties, après les caresses amoureuses, les chatouillements et les frissons qu'elle ressent aussitôt, les foiblesses et anéantissements où elle tombe dans le moment, sont de fortes conjectures pour nous faire croire qu'elle a déjà conçu.

D'autre part, si la matrice est formée, que les règles soient retenues, que le ventre s'aplatisse d'abord, et qu'il s'enfle dans la suite, que l'on s'aperçoive du lait qui se forme dans les mamelles, et qu'enfin on sente dans son flanc un mouvement qui ne peut venir que de l'agitation de l'enfant, qui est, si je puis parler ainsi, une partie des entrailles de sa mère; tous ces signes, dis-je, joints ensemble, paroissent d'assez fortes preuves pour nous persuader qu'une femme est grosse.

Mais, à dire le vrai, il n'y a pas plus d'assurance à la croire grosse, qu'à deviner si elle a une pierre dans la vessie lorsqu'on en a quelques marques. Tant de signes qu'il vous plaira de la grossesse d'une femme, ce ne sont pourtant que des conjectures qui nous peuvent quelquefois tromper, et ... des moyens de confu-

sion pour un médecin qui s'y assure avec trop de confiance. J'avoue que l'on est assuré de la pierre, quand on la touche avec la sonde, et que l'on est aussi persuadé de la vérité de la grossesse lorsqu'on touche de la main la tête d'un enfant qui est dans le pas.

Si nous examinons en particulier tous ces signes que l'on croit être les plus propres à nous endre certains de la grossesse d'une femme, ous verrons clairement qu'ils sont tous douteux ou équivoques; car, de demeurer sèches après avoir été embrassées, cela peut venir de la complexion de la femme et de la chaleur excessive de ses parties. De ressentir un plaisir extrême jusqu'à l'évanouissement, ce n'est pas non plus une marque de conception. Le cœur ressent de pressantes atteintes de l'amour, quand on jouit avec passion des délices du mariage, et le chatouillement que ressent alors une femme, vient aussitôt des embrassements d'un mari et de la compression de la poitrine, que des plaisirs de la conception, jusque-là même qu'il s'en est vu qui ont engendré sans avoir ressenti de plaisir.

Il y a des femmes stériles qui ont naturellement la matrice fermée, et il s'en trouve d'autres qui ont leur orifice dur et calleux, qui ne sont pas grosses pour cela.

Les règles manquent souvent aux filles sans aucun soupçon qu'elles soient enceintes; et les pâles couleurs, pour ne rien dire des autres maladies, sont toujours accompagnées du défaut des règles. L'on n'a guère vu de femmes incommodées de faux germes ou de fardeaux, à qui les règles n'aient manqué; mais encore il y a des femmes grosses qui sont réglées les premiers mois de leur grossesse, et j'en connois même qui l'étoient régulièrement pendant presque tout le temps qu'elles étoient enceintes : et d'autres qui ne le sont ni avant ni après la conception comme il arriva à la femme de Gorgias, selon le témoignage d'Hippocrate, dans ses *Épidémies*, qui, n'ayant point ses règles, ne laissa pas de devenir grosse, et d'en manquer après comme avant la conception.

Le ventre devient grêle d'abord et se grossit ensuite aussi bien par le faux germe, par le fardeau et par d'autres maladies, que par la véritable grossesse; et souvent l'on ne peut guère distinguer la tumeur causée par ces différentes incommodités.

Le lait et le mouvement de l'enfant, qui semblent être les marques les plus assurées de la grossesse, ne le sont pas plus que les autres. On voit des filles qui ont du lait par le manquement de leurs règles, si nous en voulons croire

Hippocrate et d'autres médecins après lui, et des femmes qui n'en ont point du tout, qu'elles ne soient accouchées.

Les mouvements qu'elles sentent dans le ventre peuvent être excités par des vents ou par des humeurs, et les exemples des femmes qui s'y sont trompées ne sont pas rares; quelques savants médecins y ont même été surpris. Hippocrate, tout docte qu'il étoit, a douté de la grossesse de la sœur de Téménès, et Avenzoar donna un violent purgatif à sa femme sans la connoître grosse.

Il y a d'ailleurs tant de souplesses parmi le sexe, qu'il faut être bien fin pour n'y être pas surpris quand il veut nous en imposer. Car, lorsqu'une femme a dessein de paroître fécondе pour être plus aimé de son mari, ou pour recevoir quelque chose de son amant, il n'y a point de ruses qu'elle n'invente pour paroître grosse. Il en est de la grossesse comme des écritures, on ne peut connoître celles-là véritables et celles-ci fausses que par conjectures. Ce ne sont pas les premiers enfants qui ont été supposés après que l'on est demeuré d'accord de la grossesse d'une femme. Lépida fut condamnée pour en user de la sorte, et il ne s'en trouve aujourd'hui que trop de femmes qui se font fort, ou de feindre leur grossesse, ou de supposer un enfant.

Après tout cela, on peut conclure que l'on ne doit jamais affirmer positivement qu'une femme est grosse, puisque tous les signes dont on peut se servir sont incertains, et que la femme même, qui en doit plutôt être le juge que nous, s'y trompe fort souvent.

CHAPITRE IV.

De la Formation de l'homme.

Je me trouve insensiblement engagé, par la suite de la matière que je traite, à parler de quelques questions fort difficiles qu'agitent les théologiens, les philosophes et les médecins.

L'antiquité s'est trop attachée à la raison pour juger juste sur ce qu'elle nous a laissé par écrit : la plupart des choses qu'elle a dites, sont ou vaines, ou douteuses, ou fausses par cette raison-là. Et, pour ne parler ici que de la formation de l'homme, tout ce qu'elle nous a enseigné est très-obscur ou très imparfait ; tellement que nous avons été obligés de mettre, pour ainsi dire, la main à l'œuvre, afin de découvrir en ce point les secrets de la nature Nous ne nous sommes pas servis des découvertes qui ont été faites par les autres ; nous

avons aussi pris beaucoup de soin d'en faire sur les animaux, et sur les femmes même, afin de chercher plus exactement les admirables principes qui ont servi à nous former.

Nous sommes persuadés que la femme donne la matière aussi bien que l'homme pour former l'enfant qu'ils engendrent tous deux; mais parce que l'on ne sauroit discourir de la formation d'un enfant sans avoir auparavant observé avec exactitude les parties qui y travaillent, il m'a semblé à propos d'ajouter ici à ce que nous avons dit, au chapitre premier de la première partie de ce livre, beaucoup de choses particulières que j'ai remarquées dans les parties naturelles de la femme, la connoissance desquelles nous servira beaucoup à comprendre comment la nature agit en nous formant. Les deux semences de l'homme et de la femme étant jointes ensemble, il se fait un enfant par le moyen de l'intelligence qui fabrique pour elle-même toutes les parties dont nous admirons tous les jours les actions et les usages. Mais parce que ce composé d'âme et de corps ne sauroit vivre sans nourriture, nous parlerons du sang des règles, et puis nous observerons par degrés les démarches que fait la nature pour former un enfant dans les entrailles de sa mère.

ARTICLE I.

De la Semence de l'homme.

La semence de l'homme est l'écume de notre meilleur sang, selon Pythagore, et le doux écoulement de la moelle de l'épine du dos, selon Platon; elle est la plus pure et la plus délicate partie du cerveau, ainsi que le veut Alcméon, et une substance tirée de tout notre corps, comme l'estiment Démocrite et Hippocrate. Enfin, si nous en croyons Épicure, elle est un élixir, un extrait ou abrégé de notre âme et de notre corps. D'autres philosophes, comme Aristote, se sont imaginé qu'elle étoit un excrément du dernier aliment. En effet, ce n'est qu'un pur excrément avant la conception et avant que l'intelligence y soit introduite, et l'on ne doit la regarder que comme le sang que l'on nous tire dans des palettes. Mais, selon l'idée qu'en a Tertullien, elle est un effet de nos désirs amoureux, et un flux de notre lasciveté bouillante.

Sa substance doit être épaisse et gluante, si elle est selon les lois de la nature, afin de conserver plus long-temps l'abondance des esprits et de la chaleur naturelle dont elle est remplie. Elle est ainsi dans les hommes d'un âge médiocre, la chaleur dont ils abondent plus que les

autres, cuisant cette matière et la perfectionnant pour la rendre féconde. Ce qu'elle a de propre, c'est que la chaleur l'épaissit, et que la froideur la fond et la noircit en même temps. En effet, l'air froid en dissipe les esprits et la rend un cadavre de semence, pour parler ainsi; au lieu que la chaleur en multiplie les parties subtiles, pourvu qu'elle soit dans un lieu où elle puisse conserver son tempérament.

Son odeur, que l'on peut appeler *vireuse*, est une marque de sa fécondité; et tous les animaux qui sont en chaleur font exhaler de leur corps une odeur si pénétrante, qu'à peine peut-on demeurer auprès d'eux. Si on les tue en ce temps-là pour en manger la chair, leur odeur est si désagréable, que j'ai connu des personnes qui étoient obligées de vomir après en avoir goûté.

Si l'on considère exactement la semence de l'homme, on y trouvera deux sortes de substances, l'une épaisse et gluante, l'autre déliée et spiritueuse; c'est dans cette dernière partie, ainsi que nous l'expliquerons ci-après, que réside le principe du mouvement, lequel principe est d'une nature proportionnée à ce qui brille dans les astres.

Cette semence, ainsi composée, ne vient pas seulement des testicules (a) et des petites ves-

sies (*k*) qui la conservent, elle coule encore de tout le reste de notre corps, ainsi que l'assure Hippocrate, le plus ancien et le plus éclairé de nos médecins.

Car si elle ne venoit point de toutes les parties de notre corps, nous ne nous apercevrions pas d'un épuisement si subit et si universel lorsque nous embrassons une femme. Dans un moment, notre cœur et notre cerveau ne s'épuiseroient pas d'esprits, tout notre corps ne tomberoit pas dans un anéantissement que l'on ne sauroit exprimer.

D'ailleurs, nous ne tressaillirions pas de joie, si tout notre corps ne contribuoit à cet épanchement, et la volupté ne seroit pas si excessive, si elle ne dépendoit de toutes nos parties.

Au reste, s'il est vrai que les esprits de la semence soient faits de la partie la plus subtile du suc nerveux, et que ce suc soit fait du sang de nos artères et de nos veines, je ne vois pas pourquoi on refuse à ces mêmes esprits le caractère des parties d'où ils sortent : car si les urines nous marquent les différentes dispositions des parties par où elles passent, la semence coulant des parties de tout l'homme, portera aussi sans doute avec elle les idées de tout notre corps.

En effet, quelle raison pourrions-nous ap-

porter de la ressemblance des enfants à leur père ou à leur mère, si nous n'étions persuadés de cette vérité? Et comment pourrions-nous nous imaginer qu'une femme naturellement boiteuse fit un enfant boiteux comme elle du même côté, et qu'elle en engendrât d'autres avec de pareils défauts qu'elle a apportés du ventre de sa mère?

Si l'on veut en attribuer la cause à la force de l'imagination, je n'ai qu'à rapporter ici l'histoire que nous fait Gassendi, d'une petite chienne qui, étant boiteuse, fit des chiens boiteux, pour faire voir en passant que l'imagination n'a point de part dans ces sortes de ressemblances, puisqu'une chienne a l'imagination fort foible, ou n'en a point du tout.

ARTICLE II.

Exacte description des parties naturelles et internes de la femme.

Avant que de parler de la semence de la femme, et de la manière dont un enfant est formé dans ses entrailles, j'ai jugé à propos de faire une description exacte de ses parties naturelles, et de joindre les observations que j'en ai faites à ce que j'en ai dit en général dans la première partie de ce livre.

Ce qui nous empêche ordinairement d'examiner les choses avec diligence, c'est la pensée où nous sommes que les anciens n'ont rien ignoré, et qu'il ne reste plus rien à savoir. Dans cette pensée, l'esprit le plus prompt et le plus pénétrant se ralentit et s'émousse; et parce que nous haïssons naturellement le travail, nous nous contentons d'apprendre sans peine ce qu'on nous dit. Mais il me semble qu'il n'y a point d'art qui ne se perfectionne par les expériences que l'on y peut faire. On y doit toujours consulter les sens, afin de nous désabuser par-là des faux sentiments que l'on nous auroit pu donner.

La matrice est une partie principale de la femme, puisqu'elle lui cause tant de maux par ses désordres, et qu'elle lui porte tant de bien par sa bonne disposition. Car, si l'on fait réflexion aux maladies que souffrent les femmes par l'incommodité de la matrice, nous demeurerons d'accord què toutes celles qui les affligent viennent plutôt de cette partie que des autres, ou du moins qu'elles ne se font jamais sentir sans qu'elle en soit en quelque façon la cause. Le corps n'est pas seulement incommodé, l'âme s'en ressent encore, et la maladie fait d'aussi funestes impressions sur l'une que sur l'autre partie. Au contraire, quand la matrice est en

bon état, on ne sauroit dire quels avantages elle apporte à une femme. La couleur de son visage est vive, ses yeux sont brillants et pleins de feu, sa voix est agréable et charmante, son discours est engageant; en un mot, l'amour lui inspire des sentiments de douceur et de complaisance.

J'ai dit ailleurs que la matrice n'étoit pas dans le même état en toutes les femmes. Elle ne garde ni sa substance, ni sa situation, ni sa grandeur, ni sa figure ordinaire, quand une femme est grosse. Sa couleur, son épaisseur et sa superficie interne sont encore alors tout autres; et si l'on veut se donner la peine de la disséquer en ce temps-là, à peine la pourroit-on aisément diviser en cinq ou six membranes quand elle est vide.

Les testicules ne sont ordinairement éloignés de la matrice que de deux travers de doigt, dans les femmes qui ne sont pas enceintes; mais, dans les autres, ils touchent tout-à-fait la matrice (*a*), et ils sont beaucoup plus longs, plus plats et plus pleins de semence dans celle-ci que dans les premières. Plus les femmes approchent du temps de leur accouchement, plus elles perdent, aussi bien que la matrice, leur situation et leur figure naturelles. La matière blanche dont ils sont abondamment remplis, a du rapport au blanc d'un œuf de poule, ainsi que

Besterus témoigne l'avoir souvent trouvé, et que j'en suis moi-même le témoin; car, étant à Padoue, et disséquant, avec le sieur Sinibaud, une fille de vingt ans qui s'étoit précipitée dans un puits, à cause de sa grossesse, je trouvai les testicules si pleins de semence, qu'au premier coup de scalpel la matière renfermée rejaillit aussitôt contre mon visage; et, m'en étant par hasard tombé sur les lèvres, j'en goûtai assez pour la trouver fade, dégoûtante et un peu âpre.

Quatre vaisseaux viennent à droite et à gauche des lieux que nous avons marqués ailleurs (*b*); ils sont entortillés les uns dans les autres, et liés ensemble par la production du péritoine, qui les renferme en forme d'étui, et, descendant ainsi vers la matrice, ils se partagent en deux branches, dont l'une, qui est la plus grosse, est distribuée à la matrice (*c*), et l'autre aux testicules (*d*). La première est souvent divisée en trois rameaux, dont le premier et le plus gros est distribué dans le fond de la matrice (*e*), pour y causer les règles dans les femmes qui ne sont pas enceintes, ce que l'expérience nous a montré dans des matrices renversées; ou pour y porter dans les derniers mois de la grossesse. Le second (*f*) est plus petit, et ne sert qu'à arroser et nourrir la matrice. Enfin, le troisième (*g*) est assez gros; il rampe

le long des membranes de la matrice, et va se terminer par des conduits capillaires, vers son col, où il se mêle avec les vaisseaux hypogastriques et iliaques (*h*); c'est ce vaisseau qui fait les règles dans les femmes grosses, et qui les décharge de l'abondance de leurs humeurs.

Il n'y a point de parties dans le corps de la femme où les anastomoses (*i*) et les communications des vaisseaux paroissent plus évidemment que dans la matrice; car on n'a qu'à souffler d'un côté, tous les vaisseaux s'enflent de l'autre, et se remplissent de vent; si bien qu'après cela on ne peut douter du mélange des humeurs dans cette partie.

Presque tous les anatomistes appellent les vaisseaux dont nous venons de parler, des *vaisseaux spermatiques* (*o*), ou parce qu'ils se sont imaginé qu'ils préparoient la semence, ou que la semence des femmes n'étoit pas différente de leurs règles; mais pour moi, qui les ai toujours trouvés pleins de sang, je les nommerai les *vaisseaux sanguins de la matrice*.

L'autre branche qui est distribuée aux testicules (*k*), est divisée en deux rameaux, ainsi que je l'ai observé par un microscope. L'un entre dans l'une des extrémités du testicule (*l*) avec un tel artifice, que l'artère et le nerf (*m*) se divisent en mille petits conduits, et filtrent

leur humeur dans sa cavité. L'autre, se perdant dans le ligament large (*t*) qui lui sert d'appui, porte sans doute à la *tuba* (*x*) des humeurs propres à faire et entretenir les boules où se forment les enfants.

Ce que j'ai observé de particulier, c'est que les vaisseaux spermatiques (*u*) qui coulent en abondance dans le ligament large (*t*), entre le testicule (*o*) et la tuba (*p*), et que l'on peut nommer *vaisseaux nerveux*, parce qu'on ne les aperçoit presque point (*u*), ont un, deux ou trois troncs que j'ai aperçus, dans quelques femmes, toucher les cornes de la matrice, comme si l'humeur, venant des testicules par des vaisseaux capillaires, étoit portée par plusieurs troncs pour être communiquée aux cornes de la matrice.

Les cornes de la matrice, que l'on appelle la *tuba* (*p*) ou la *trompe de Fallope*, ont du rapport aux vésicules séminaires des hommes; car elles conservent la semence des femmes. Ces cornes sortent de chaque côté de la matrice, vers son fond (*q*); elles sont de la longueur de sept pouces ou environ, et de la grosseur à peu près d'un pouce dans les femmes grosses; mais, dans les jeunes filles ou dans les vieilles femmes, elles sont fort petites et ne ressemblent qu'à un ligament. Du côté de la matrice elles

sont grêles, dures et blanches (q); et puis devenant plus rouges et plus larges à mesure qu'elles s'en éloignent, elles forment à l'autre extrémité ce que nous appelons la *frange de la trompe* (r). Ces conduits, que j'ai trouvés s'avancer dans le ventre, au-dessous des testicules, sont plus pressés en quelques lieux qu'en d'autres : si bien que chacun forme trois ou quatre petites cellules qui pourroient être la cause de plusieurs enfants qu'une femme peut faire en une seule fois.

La frange (r) est faite de petites fibres entrelacées les unes dans les autres et embarrassées d'une humeur gluante, principalement quand une femme est grosse. Ces fibres, qui ressemblent à de petits nerfs, empêchent sans doute que la semence ne sorte plus souvent qu'elle ne fait par l'ouverture de la frange, ou plutôt elles y préparent l'air lorsque l'enfant commence à y être formé, quoiqu'il ne respire pas : tout de même que la luette et l'épiglotte le préparent pour le poumon. Car cet élément est un corps qui pénètre tout, et qui même se fait passage dans les matières les plus pressantes et les plus solides. C'est peut-être pour cela que l'on a nommé ces tuyaux la *soupape* ou le *soupirail de la matrice.*

Une femme n'a pas plutôt conçu, que l'on

observe en ce temps-là plus qu'en tout autre, une élévation à l'ouverture de ses vaisseaux dans la matrice; et j'y ai souvent rencontré comme une petite peau charnue, que l'on pourroit appeler *valvule* (*l*), qui défendoit l'entrée, et permettoit la sortie aux humeurs qui se rencontroient dans les cornes de la matrice.

Ces cornes (*p*), que l'on peut nommer *vaisseaux* ou *conduits éjaculatoires*, sont remplies d'une matière qui ressemble à du petit lait un peu épais; elle se trouve souvent en si grande abondance dans les femmes qui aiment éperdument, qu'elle sort des deux côtés quand elle est agitée; c'est-à-dire, par la frange, pour causer les accidents qui arrivent aux femmes incommodées de vapeurs, et par l'ouverture de la matrice, pour faire les pollutions que souffrent souvent les plus amoureuses.

J'ai souvent observé dans les chiennes pleines ce que Harvée a remarqué dans les biches, que les cornes de la matrice avoient un mouvement semblable à peu près à celui de nos boyaux, et je ne doute point que celle des femmes n'en aient aussi pour se décharger de l'enfant qui commence à se former, et pour se défendre encore d'une abondance de semence corrompue : si bien que, pour les affermir contre la violence des mouvements qu'elles sont

contraintes de faire quelquefois, la nature les a fortifiées par un fort ligament qui va d'un bout à l'autre ; car ce sont ces cornes, avec les testicules, et non le corps de la matrice, que l'on sent souvent avec tant de violence dans quelques femmes hystériques.

ARTICLE III.

De la Semence de la femme.

Si Aristote et ses sectateurs ne s'étoient pas acquis pendant plusieurs siècles nne grande réputation, je me persuade qu'il me seroit aisé présentement de prouver que les femmes ont de la semence qui contribue en partie à la génération; car il n'y auroit qu'à examiner sans préoccupation l'action et l'usage des parties que je viens de décrire, pour être convaincu que le sentiment où je suis est le plus vraisemblable; mais, avant que de l'établir dans toute sa force, voyons en peu de mots si les raisons des adversaires ont quelque solidité.

1. Si les femmes, disent-ils, avoient de la semence, elles n'auroient point de règles, puisque l'une et l'autre matière peut suffire à former un enfant; mais parce que nous sommes assurés, ajoutent-ils, qu'elles ont des règles, et qu'elles n'engendrent jamais sans en avoir, on

doit conclure qu'elles n'ont point de semence.

2. D'ailleurs, si les femmes avoient de la semence, il s'ensuivroit qu'elles auroient un principe d'action par lequel un enfant pourroit se former dans leurs entrailles sans la participation d'un homme, leur semence agissant sur les règles; mais parce que nous n'avons point d'exemple de cela, on doit aussi avouer qu'elles n'ont point de semence.

3. Au reste, il n'y auroit jamais de conception sans volupté, si les femmes avoient de la semence; mais parce que, disent-ils, nous sommes certains par l'aveu même des femmes, qu'elles sont quelquefois devenues grosses sans avoir été touchées du moindre contentement, nous devons croire qu'elles n'ont point de semence; car, si elles en avoient, elles seroient alors, sans doute, averties de son écoulement par quelques petites voluptés.

4. Ils disent encore, que si les femmes ont de la semence, au moins n'est-elle pas féconde, et ne peut servir en aucune manière à la génération, que ce n'est qu'une humidité superflue, pour arroser leurs parties naturelles, et pour les irriter quand il faut se joindre amoureusement; et que, comme les eunuques ont une espèce de semence qui n'a aucune vertu, les fem-

mes ont aussi une matière qui n'a point de force à former un enfant.

5. Les femmes sont semblables aux enfants et aux eunuques dans la voix, dans le poil, dans l'habitude du corps et dans la passion de l'âme : elles n'ont donc pas plus de semence qu'eux.

Mais, 1. l'expérience nous fait voir qu'il en est tout autrement, et la raison n'y est pas contraire; car la semence des femmes est bien différente de leurs règles : l'une est blanche, et les autres sont rouges. Celle-là sort en petite quantité, et ne s'écoule point ordinairement sans quelque plaisir; et celles-ci s'épanchent le plus souvent en abondance; et bien loin de les rendre joyeuses, elles en deviennent tristes et abattues. Après tout, la forte imagination peut souvent contribuer à l'écoulement de la semence; mais, quelque vive que soit cette faculté de l'âme, elle ne sauroit avancer ni retarder les règles d'un seul jour; et ainsi les femmes ont de la semence et des règles tout ensemble, puisqu'elles ont diverses passions qui en sont des marques évidentes; la première matière servant à engendrer, et la seconde à nourrir en partie les enfants qu'elles font.

2. Le raisonnement de ces philosophes su la formation de l'homme est si éloigné de la vé

rité, que je ne m'étonne pas si leurs raisons sont si foibles. Ils se persuadent que le sang des règles sert d'abord à nous former, et l'expérience nous fait voir tout le contraire; savoir, que nous sommes plusieurs mois dans le sein de nos mères sans en avoir besoin. Sur ce faux principe, ils établissent des raisonnements qui se détruisent d'eux-mêmes; car la semence ne pouvant rien faire elle seule, et n'étant qu'une cause partielle, il est impossible qu'elle soit la cause totale et active de la génération.

3. J'avoue que le plaisir n'accompagne pas toujours la conception, et je ne saurois croire que ce soit le seul écoulement de la semence des femmes qui leur cause des contentements. Le chatouillement qu'elles ressentent des parties de l'homme, et de la forte imagination qu'elles ont dans le combat amoureux, en sont la principale cause : si bien que je ne m'étonne pas s'il y en a eu quelques-unes qui, n'ayant pas la liberté de l'imagination et du chatouillement, ont engendré sans plaisir.

4. Après tout, si les femmes n'ont pas de semence propre à engendrer, comment les enfants ressemblent-ils si parfaitement à leur mère dans les qualités du corps, dans les passions de l'âme et dans les maladies auxquelles elles sont sujettes? Et que dira-t-on du mélange de diffé-

rentes bêtes, comme d'un cheval et d'une ânesse qui font un mulet, si la femelle, par sa semence, ne contribue en rien à la génération?

Mais pour prouver encore davantage ce que nous venons de dire, on m'avouera que la nature ne fait rien en vain, et qu'il ne falloit pas un si grand apparcil de vaisseaux spermatiques, de testicules, de cornes, etc., si toutes ces parties n'étoient faites que pour humecter la matrice. Elles ont assurément un autre office que celui que les péripatéticiens leur donnent; elles servent à faire de la semence pour former les hommes; et quoique la semence des femmes ne soit pas si cuite que celle des hommes, elle ne laisse pourtant pas d'être de la semence, comme du sang est du sang, bien qu'il soit moins digéré que le nôtre.

On sait à quelles maladies quelques femmes sont sujettes quand elles demeurent vierges ou veuves, ou quand elles ne sont pas assez caressées de leurs maris; et l'on sait aussi quel remède est le plus prompt et le plus efficace pour les guérir. Si la semence qui est retenue dans les cornes de la matrice est employée à former un enfant, toutes les fâcheuses incommodités dont elles étoient auparavant tourmentées, cessent dans un moment, et la cause maternelle de leurs maux servant à d'autres meilleurs usages,

elles jouissent ensuite d'une parfaite santé.

Mais encore, si j'osois faire comparaison entre les oiseaux femelles et les femmes, je pourrois dire que, puisqu'ils ont de la semence qui contribue à former leurs petits, les femmes en ont aussi qui sert à la génération; car quel usage auroient les testicules des femmes qui la fabriquent? Et l'expérience ne nous fait-elle pas connoître que les bêtes femelles châtrées ne souffrent pas l'approche de leurs mâles? Nous remarquons deux sortes de substance dans un œuf de poule : le poulet se forme du blanc, qui est la semence de la poule, et s'en nourrit dans les premiers jours de sa formation, et dans les derniers il se nourrit du jaune, qui vient du plus pur sang de la poule; si bien que le blanc de l'œuf ayant du rapport à la semence de la femme, on peut dire que la génération se fait dans la femme comme dans les œufs, et qu'elle contribue à la formation d'un enfant en donnant de la semence de son côté, aussi bien que les femelles des oiseaux. Que dira-t-on des poules châtrées, à qui on a arraché l'ovaire, comme le réceptacle de leur semence, pour les rendre stériles, grosses et tendres?

Enfin, s'il m'est permis de me servir de l'Écriture sainte dans cette occasion, je pourrai conclure que la femme a de la semence qui

contribue à la génération, puisque Dieu, menaçant les hommes, leur dit, par la bouche de Moise, *qu'il mettra une haine irréconciliable entre la semence de la femme et la semence du serpent*, en parlant de la postérité de l'un et de l'autre.

ARTICLE IV.

De l'Ame de l'homme.

Nous sommes persuadés de l'existence de beaucoup de choses, bien que nous n'en connoissions point les qualités. Nous demeurons tous d'accord que nous avons une âme, sous l'empire de laquelle nous vivons; mais nous ignorons ce que c'est que cette âme qui nous fait agir, et qui nous en empêche quand il lui plaît. Nous ignorons encore quel est en nous le lieu de sa résidence. Cette âme, qui connoît tout, ne se connoît pas elle-même : elle est comme un œil qui découvre tous les objets mais qui ne se voit point, et qui ne sait de quelles parties il est composé.

Cette difficulté que nous avons à comprendre la nature de l'âme, est une preuve évidente qu'elle est faite à l'image d'un Dieu qui ne peut être compris lui-même. Cependant, si nous pouvons espérer d'en avoir quelque connoissance, il ne faut point nous donner la pein

d'interroger les philosophes sur cette matière : ils en ont trop dit pour dire vrai. Leur inclination naturelle et les diverses passions de leur âme les ont fait souvent tomber dans l'erreur, parce que ces deux choses ne les ont pas tant portés à examiner notre âme avec soin, qu'à en juger avec préoccupation.

Car l'inclination qu'ils ont eue pour la grandeur, l'élévation et l'indépendance, les a engagés insensiblement dans une fausse érudition, où ils ont vu des choses vaines et inutiles, qui ont flatté leur orgueil secret, en les faisant admirer de tout le monde. Les passions les ont fait sortir hors d'eux-mêmes pour leur représenter les choses, non pas selon qu'elles étoient en elles-mêmes, pour en former des jugements de vérité, mais selon le rapport qu'elles avoient avec eux, pour flatter leur inclination et celle de ceux à qui ils étoient unis ou par nature ou par volonté; car l'union naturelle que l'on a avec ceux qui sont autour de nous par la ressemblance du tempérament, de la profession et et de la fausse religion où l'on a été élevé, est souvent la cause de beaucoup d'erreurs où l'on tombe tous les jours.

Nous les communiquons ensuite à d'autres, parce qu'on nous les a communiquées, et que nous en sommes persuadés, parce que nous ne

les avons pas considérées avec assez d'attention, et que nous n'avons pas été assez désintéressés pour en bien juger. L'amour des choses nouvelles et extraordinaires nous préoccupe souvent en faveur de ce que nous prenons pour des vérités cachées; et j'avoue sincèrement que tout ce qui porte le caractère de l'infini, comme l'âme, est capable de troubler l'imagination et de nous séduire, à moins que d'avoir des principes infaillibles qui nous puissent conduire dans toutes les difficultés qui se présentent sur cette matière.

Car quelle apparence de juger lequel des sentiments est le plus véritable touchant la nature et l'origine de l'âme, dans les livres de ceux qui en ont écrit? Mais, sans m'arrêter ici aux philosophes paiens, je dirai que plusieurs chrétiens ont cru que l'âme de l'homme étoit une substance corporelle, et par conséquent périssable, faite d'air ou de feu, ainsi que l'a décidé quelque concile contre les païens, qui la croyoit incorporelle, et par conséquent immortelle, comme ont été Démocrite, les Épicuriens, et les Stoiciens.

D'autres chrétiens ont soutenu le contraire, et ont dit, avec les derniers conciles, qu'elle étoit incorporelle, et par conséquent exempte de tous les accidents qui arrivent au corps.

Quelques-uns ont enseigné que, selon le langage de l'Écriture, elle étoit le sang de nos veines, puisque l'âme nous quittoit quand nous en perdions beaucoup. D'autres, comme les Manichéens, ont dit qu'elle étoit une portion de la lumière céleste; et les Sociniens de notre temps ont publié qu'elle étoit un vent délié et subtil.

Enfin, il y a tant d'opinions sur la nature de l'âme dans les livres des chrétiens et des païens, qu'il n'y a que Dieu seul qui sache laquelle est la plus véritable, et c'est même une grande question de savoir celle qui a le plus de vraisemblance.

Cependant nous nous flattons de savoir que l'âme est ce qui nous fait vivre, sentir, mouvoir et comprendre, qu'elle est une substance qui en occupe une autre dans toutes ses parties, et qu'elle n'occupe point de lieu comme un corps, puisqu'elle est indivisible, selon le sentiment même de quelques philosophes païens; mais qu'elle a seulement une étendue de vie, pour me servir de l'expression de saint Augustin; qu'elle n'est jamais dans le repos, et que le mouvement lui est quelque chose de si naturel, qu'il en est inséparable; si bien qu'il ne faut pas s'étonner si elle est incessamment dans l'agitation, puisqu'elle prend son origine dans l'esprit

céleste qui l'a créée, et qui est d'une nature à ne demeurer jamais dans l'oisiveté. Enfin, comme les plaisirs du mariage sont si excessifs, et qu'ils touchent si vivement notre corps et notre âme, il faut que ce soit quelque chose d'immatériel qui sème tant de plaisirs en nous.

Son origine est aussi contestée que sa nature. Les uns ont cru qu'elle sortoit de Dieu, qu'elle étoit une partie de sa substance, et une étincelle de sa divinité; les autres, qu'elle étoit une partie du soleil et de l'âme du monde, laquelle tant partagée entre toutes les choses animées, ceux des hommes qui en avoient le plus étoient aussi les plus spirituels. Il y en a qui se sont imaginé que toutes les âmes avoient été conservées au ciel, pour être ensuite distribuées aux corps qui en avoient besoin; d'autres, qu'elles étoient créées et placées dans le corps d'un enfant au moment que la conception se faisoit, ou après que l'embryon avoit toutes les parties accomplies et disposées à la recevoir; d'autres, qu'elle venoit de l'âme de nos pères, par le moyen de la semence. Enfin, il y a sur cette matière des pensées si ridicules, que je perdrois le temps, si je les voulois toutes rapporter ici.

Pour moi, après avoir examiné tout ce que l'on peut dire de la nature et de l'origine de l'âme, je prends Dieu à témoin, pour me servir

de l'expression de saint Jérôme, que je ne vois rien qui puisse me satisfaire sur cela. En effet, c'est une partie de la sagesse humaine que d'avouer sincèrement qu'il y a quelque chose que nous ne savons pas.

Mais, quoi qu'il en soit, s'il faut considérer l'homme tel qu'il est, nous le devons considérer composé de quatre sortes de substances différentes.

L'entendement ou l'intelligence, si l'on veut, en est comme le maître, étant une partie indépendante et immatérielle. C'est lui qui nous vient de dehors, et qui n'est pas, comme les autres parties, attaché à la matière. Il est envoyé dans le corps de l'enfant qui commence à se former dans les flancs de sa mère, comme un ange ou un premier moteur qui va bâtir un domicile pour sa demeure, selon le sentiment de Tertullien, et qui rendra compte un jour de ses bonnes ou de ses mauvaises actions.

Le corps est comme l'esclave; il souffre toutes les incommodités auxquelles nous sommes sujets, et obéit, en qualité d'inférieur, aux lois que lui impose cette partie supérieure de nous-mêmes.

L'entendement et le corps de l'homme sont deux substances si éloignées l'une de l'autre, qu'il est impossible qu'elles se puissent joindre

sans un lien qui les assemble. Il a donc fallu quelque chose qui participât en quelque façon des deux extrémités, pour les lier l'une à l'autre : l'âme et les esprits sont ce merveilleux lien qui joint l'entendement au corps de l'homme.

L'âme est une substance pure, et comme un élixir de tous nos esprits. Les esprits sont engendrés de la plus pure portion de notre sang; ils sont très-purs, très-clairs, et avec cela très-prompts à se mouvoir aux moindres ordres de notre entendement. Le cœur est la partie qui en fabrique la matière, le cerveau la perfectionne, et les nerfs cons rvent les esprits, et les portent enfin par tout notre corps.

Puisque l'âme et les esprits lient l'entendement avec le corps, l'âme sert aussi de lien pour unir l'entendement aux esprits, et les esprits unissent l'âme et le corps si bien, que, selon ce sentiment, l'âme approche davantage de la substance de l'entendement, s'il m'est permis de parler de la sorte, et les esprits de la substance du corps.

Ainsi, l'entendement et l'âme sont quelque chose de fort différent dans l'homme; aussi remarquons-nous que tous les peuples ont divers termes pour les désigner quand ils en parlent à dessein. En effet, il semble que ce qui nous fait vivre soit autre chose que ce qui nous fait pen-

ser, selon la réflexion de Lactance; car l'âme est assoupie dans ceux qui dorment, lorsque l'entendement se fait connoître par les fonctions : au lieu que dans les fous l'entendement est comme éteint, lorsque l'âme ne laisse pas de bien agir. L'entendement et l'âme sont donc différents l'un de l'autre, le s'il faut dire une seconde fois, puisque le premier vient de Dieu, et que l'autre est communiqué par le moyen de la semence de nos pères.

Peut-être que le sentiment dans lequel nous sommes, que la semence est animée, pourroit paroître étrange, si nous n'apportions de bonnes raisons pour en faire valoir la vérité.

S'il est vrai que les esprits sont des parties qui nous composent, comme l'enseigne Hippocrate, et que nos parties soient animées, selon le sentiment de tout le monde, il n'y a pas, ce me semble, lieu de douter que la semence ne soit animée, puisqu'elle n'est presque toute qu'esprit.

D'ailleurs, si la semence des plantes a un principe de mouvement qui les fait germer, qui est-ce qui niera que la semence de l'homme n'en a pas un qui l'anime, et qui la fait agir? On l'appellera, si l'on veut, selon le sentiment d'Aristote, une partie de l'animal, puisqu'elle

est là principale cause de son mouvement, et c'est là ce qui est le propre de l'âme.

D'autre part, nous nous apercevons dans les plaisirs que nous prenons avec les femmes, qu'il sort quelque chose de notre âme, qui nous fait tressaillir de joie; puis nous demeurons languissants et abattus, nos yeux s'affoiblissent, et nous sentons que notre âme pâtit : ce qui nous fait croire que l'âme renfermée dans la semence est une distillation de notre âme, comme la matière de cette même semence est un extrait et un élixir de notre corps.

Car, qui pourroit s'imaginer que la nature pût passer d'un lieu à un autre par un milieu qui ne participât point des deux extrémités, et que le père étant animé aussi bien que le fils, pût produire ce même fils sans que la semence du premier, qui a servi de milieu à ces deux personnes, fût elle-même animée?

Au reste, d'où vient l'amour déréglé d'un jeune homme, qui ressemble si fort à son père dans cette passion de l'âme? D'où lui vient encore cette ambition extraordinaire, qui est si naturelle à sa mère, si ces deux passions qui le dominent ne coulent de l'âme de l'un et de l'autre?

En effet, l'expérience nous apprend que les bêtes même de différentes espèces en produi-

sent une troisième qui a un instinct mêlé, et que, s'il y a de la variété dans son corps, il n'y en a pas moins dans son âme, par le mélange des deux matières et des deux âmes de la semence de ces animaux.

Nous savons encore, par la même expérience, que tout ce qui est au monde produit son semblable; et je ne vois pas pourquoi, entre toutes les choses animées, les hommes seroient privés de cet avantage.

En un mot, si nous voulions suivre la pensée de Sénèque, « la semence a une âme qui est l « principe de l'homme à venir; elle en conserv « toute l'idée dans sa matière; elle y cache déj « de la barbe et des cheveux blancs; enfin, « l'enfant qui n'est pas encore formé, est néan- « moins enseveli tout entier dans la semence. « Les traits de son corps y sont déjà marqués, « et l'on peut dire que cette semence contient « tout ensemble un enfant, un homme et un « vieillard. »

C'est sur cela qu'Ovide reprochoit à Ponticus sa mauvaise coutume de perdre un homme avec ses doigts. En effet, il n'est pas permis, par la loi, de se polluer, parce que, selon la pensée de Tertullien, c'est un homicide prématuré, que d'empêcher ainsi un homme de naître : et les jurisconsultes veulent que l'on pu-

nisse de mort un homme, ou de grosse amende pécuniaire, s'il fait faire de fausses couches à une femme, dans quelque temps que ce soit de sa grossesse.

Nous pouvons donc conclure que la semence de l'homme et de la femme est animée, mais qu'elle est animée seulement en puissance, c'est-à-dire, comme l'explique Pomponace, qu'il ne manque que les organes nécessaires pour produire ses actions. Mais, après que la semence des deux sexes est mêlée l'une avec l'autre, les organes de ses mouvements, qui étoient auparavant ensevelis dans sa matière, s'en dégageant enfin, se manifestent par leurs mouvements sensibles : si bien que, après la conception, la semence cesse d'être ce qu'elle étoit auparavant, et devient ce qu'elle n'étoit pas ; c'est-à-dire, que l'âme de la semence nous donne alors des marques de sa présence, au lieu qu'avant cela elle étoit comme ensevelie dans l'embarras de la matière.

La semence est comme un architecte, pour me servir de la comparaison d'Aristote, qui conserve dans sa mémoire le dessin d'un édifice qu'il veut construire; et, lorsqu'il trouve l'occasion de le faire, il en fait un matériel qui a toutes les mesures et les dimensions pareilles à celui dont il s'étoit auparavant formé l'idée.

Tout ce que l'on pourroit dire contre ces principes, selon la pensée de Senert, ne seroit qu'une injure que nous ferions à Dieu par notre propre ignorance; car si Dieu a commandé à la nature, qui n'est qu'un ordre secret de sa providence, par lequel toutes choses sont ce qu'elles sont, et font ce qu'elles doivent faire; s'il lui a, dis-je, commandé de faire croître et multiplier toutes choses, en produisant chacun son semblable, je ne sais pourquoi ce commandement ne tomberoit que sur ce qui n'est pas raisonnable.

ARTICLE V.

Du sang des Règles.

LA nature ne s'est pas contentée de faire naître dans les hommes et dans les femmes de la matière propre à engendrer des enfants, elle a encore ordonné aux femmes de produire de quoi les entretenir après les avoir conçus, et de quoi les nourrir quand ils sont nés. Le sang des règles qui coule si régulièrement tous les mois dans les femmes saines, et qui ne sont ni enceintes ni trop vieilles, est semblable au sang d'une victime que l'on vient d'égorger : aussi est-il une portion du sang de leurs artères. Il est vrai qu'elles se déchargent quelquefois par

là de toutes les impuretés dont leur corps est rempli, et c'est alors ce qui fait paroître ce sang impur et corrompu.

Bien que nous observions, quoique rarement dans quelques arbres, des fruits sans fleurs, que quelques femmes soient devenues grosses sans avoir leurs règles, comme nous le marque Hippocrate de la femme de Gorgias; cependant les fleurs des femmes devancent presque toujours la conception, et sont le plus souvent un signe de fécondité.

Ce sang est pour l'ordinaire un sang superflu par son abondance. La cause de ses épanchements périodiques semble être quelque chose de fort caché, puisqu'il se trouve, dans les écrits des médecins, tant de différentes opinions sur ce sujet.

1. Les uns disent que l'oisiveté, la bonne chère, et le tempérament froid et humide des femmes ne contribuent pas peu à les faire ce qu'elles sont. Elles ne dissipent pas tout le sang qu'elles engendrent : ce qui reste tous les jours de superflu, après qu'elles se sont nourries, faisant peu à peu une plénitude considérable dans la masse de leur sang, vient enfin à un tel degré d'abondance, qu'au bout d'un mois ou environ, la nature en étant comme accablée

les femmes s'en déchargent par les lieux destinés à cette évacuation.

2. Les autres croient que ce qui cause les fleurs aux femmes, n'est pas seulement l'abondance du sang, mais une qualité souvent manifeste, et quelquefois cachée : si bien que les règles des femmes, ajoutent-ils, étant âpres, pénétrantes, corrosives et malignes, il n'y a pas lieu de douter qu'elles ne puissent ouvrir de temps en temps les vaisseaux de la matrice pour se faire passage, et pour délivrer ainsi les femmes des maux où elles tomberoient par la demeure de ce sang tout-à-fait ennemi de la nature: d'où vient qu'il y en a eu qui s'en sont déchargées par différentes parties de leur corps, la nature ne pouvant souffrir cet excrément parmi ses liqueurs les plus pures.

Il ne faut pas douter, ajoutent-ils, de la mauvaise qualité des règles, si l'on considère avec quels chagrins les femmes s'en déchargent, quelles foiblesses elles en ressentent, et quelle mauvaise couleur elles ont lorsqu'elles en sont incommodées. Et si l'on observe que les femmes qui sont en cet état font mourir par leur toucher une vigne qui pousse, qu'elles rendent un arbre stérile, qu'elles font aigrir le vin, et rouiller le fer et l'acier, qu'elles procurent de fausses couches à une femme grosse, qu'elles

en rendent une autre stérile, qu'elles obscurcissent la glace et l'éclat d'un miroir ou d'un ivoire poli, qu'elles font enrager un chien, et rendent un homme fou, si l'un ou l'autre goûte de ce sang; enfin, qu'elles causent encore beaucoup d'autres accidents, on peut dire que la mauvaise qualité des règles est cause de leur écoulement périodique.

3. Les autres attribuent le flux des règles à des causes supérieures, et se persuadent que la lune est la maîtresse des mouvements que nous observons; car ils ont remarqué que la mer s'enfloit davantage, que les os des animaux étoient plus pleins de moelle, que les arbres avoient plus de séve et que les femmes souffroient aussi plutôt l'épanchement de leurs humeurs au renouveau ou au plein, qu'en tout autre temps : si bien que, comme la lune a beaucoup d'empire sur les choses humides, les femmes étant d'un tempérament froid et humide, propre, par conséquent, à souffrir les impressions de cet astre, ils ne doutent pas aussi qu'il ne leur fasse ressentir les effets de sa vertu.

4. Enfin, d'autres pensent qu'il y a quelque chose de caché et d'inconnu dans la cause des règles, et que c'est plutôt la loi de la nature qu'aucune autre cause qui en a imposé aux femmes la nécessité et l'incommodité tout en-

semble; car ils ont remarqué qu'il y a des femmes aussi chaudes et sèches que des hommes; qu'il s'en trouve qui travaillent et qui ne font guère bonne chère, et qui, néanmoins, font toutes assez connoître qu'elles sont fécondes. Le sang des règles n'est pas si mauvais que l'on se le persuade, pourvu que les femmes soient saines, puisqu'il sert de nourriture à l'enfant qu'elles portent dans leurs entrailles, et qu'elles le nourrissent ensuite du lait de leurs mamelles.

La lune n'est pas toujours la maîtresse des règles; elles coulent aussi bien au dernier quartier qu'au nouveau, ou au plein : si bien qu'après tout ils se sentent obligés de croire que Dieu, ou plutôt la nature, par ses ordres qui nous sont inconnus, communique aux femmes une nécessité secrète de se purger tous les mois. Mais toutes ces opinions différentes ne satisfont pas ceux qui veulent pénétrer dans les secrets de la nature. Elles ont toutes des difficultés insurmontables, et, à dire le vrai, pas une ne me plaît. Il faut donc chercher quelque autre cause du mouvement des règles dans une fille de quinze ans, qui continue à se purger régulièrement pendant une partie de sa vie.

Si j'établis bien ce que je pense, que le flux des règles n'est causé que par une fermentation que fait la semence de cette fille sur toute la

masse de son sang, je me persuade d'avoir trouvé la plus véritable cause de ses épanchements périodiques.

Pour éclaircir cette difficulté, on doit savoir que le sang a une tres-grande disposition à se fermenter, tantôt suivant les ordres de la nature, tantôt contre ses légitimes décrets. Nous l'éprouvons tous les jours de la première façon par le mouvement de notre cœur et le battement de nos artères; et nous n'avons que trop d'expériences de la seconde, dans nos fièvres intermittentes ou continues.

Le levain naturel du cœur et des autres viscères, selon le sentiment de quelques uns, agite le sang continuellement par des ébullitions agréables; la pituite dépravée le fait tous les jours d'une manière fâcheuse, la bile de deux jours l'un, la bile noire le troisième jour, et enfin la semence de la femme ne le fait fermenter qu'au bout de vingt-sept ou trente jours.

Cette semence, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, étant une saveur insipide et tant soit peu âpre, ce qui se connoît même par son odeur désagréable, fait, par toutes ces qualités, bouillonner le sang qui sort tous les mois de ses vaisseaux,

Examinons cette matière de plus près, et voyons comment la semence d'une jeune fille

peut se communiquer à toute la masse de son sang, pour le faire enfler et fermenter quand ses premières règles sont prêtes à paroître.

Nous savons, par la description exacte que nous avons faite des vaisseaux de la matrice, que ceux que nous avons nommés *sanguins,* descendant des parties supérieures, se divisent en deux rameaux ; que l'un de ces rameaux va aux testicules et à la trompe, et l'autre à la matrice. Le premier est composé, comme celui-ci, d'artère, de veine, de nerf, et de vaisseau lymphatique. L'artère et le nerf portent au testicule la matière à faire de la semence; la veine et le vaisseau lymphatique rapportent en haut le résidu des liqueurs que le testicule et les trompes n'ont pas trouvées propres pour nourrir leur substance, et pour servir à leur usage : si bien que cette matière infectée, pour ainsi dire, d'une vapeur subtile et séminaire du testicule et des trompes, remontant en haut, se mêle parmi le sang et dans la veine cave descendante, ou dans l'une des émulgentes, pour communiquer, d'un côté et d'autre, à toute la masse du sang les esprits et la matière vireuse qui a été puisée dans le testicule et dans les trompes.

C'est ce qui fait aussi la bonne grâce des femmes et des filles, leur enjouement, leur vigueur et leur bardiesse; car, pour parler de

cette sorte, les vapeurs sulfurées et spiritueuses de la semence, se mêlant parmi leur sang, leur servent comme de levain, qui d'un côté cause leurs règles, et d'un autre fait ce que nous trouvons d'agréable et d'engageant dans les femmes.

La matière qui revient des testicules et des trompes est ensuite portée dans tout le corps, par le mouvement du cœur et des artères. Elle arrose avec le sang toutes les parties, qui deviennent ensuite plus échauffées et plus pleines d'esprits : si bien que cette jeune fille, à l'âge de quinze ans, qui est le temps où ses testicules commencent à avoir de la force pour répandre leurs vapeurs par tout son corps, devient plus active et plus amoureuse qu'elle ne l'étoit auparavant. Elle se sent en état d'attendre un homme de pied ferme; elle l'iroit même attaquer amoureusement, si la pudeur et la bienséance ne l'en empêchoient. C'est alors que la nature, qui n'est jamais dans l'oisiveté, la dispose à la propagation du genre humain. Elle échauffe ses parties naturelles, et y conduit incessamment de la matière et des humeurs pour les faire servir à perpétuer son espèce.

Cette matière séminaire, qui se mêle ainsi tous les jours peu à peu parmi son sang, dispose cette dernière humeur à la fermentation,

jusqu'à ce qu'une suffisante quantité de vapeurs spermatique y étant mêlée, l'ébullition soit parfaite et accomplie, de sorte que le sang puisse sortir des vaisseaux que la nature a préparés pour servir à cette évacuation. Le vin qui bout dans un tonneau fermé se fait passage à travers ses petites fentes, et évacue une suffisante quantité de moût pour rendre le calme au reste. Ainsi, le sang qui bouillonne par le levain dont nous venons de parler, se fait des ouvertures par les extrémités des vaisseaux de la matrice; et après que, pour l'ordinaire, le plus mauvais s'est épanché, celui qui reste demeure en repos jusqu'à ce que, dans un mois ou environ, il y ait encore une nouvelle matière qui le trouble et qui le fasse sortir. Car, si nous faisions réflexion aux qualités de la semence de la femme, nous demeurerions d'accord que ce levain n'a point de force pour causer de plus prompts mouvements.

Si le sang est dans un juste tempérament, comme il arrive dans les femmes qui se portent bien, la fermentation s'achève promptement, et l'évacuation de leurs règles finit à peu près dans trois ou quatre jours; mais si le sang est plein d'excréments, de crudité ou de pituite, quelle apparence y a-t-il qu'il s'échauffe et qu'il se fermente si promptement? Sa fermentation dure

alors plusieurs jours, et son épanchement ne se fait qu'avec douleur. Ce sang est comme du moût qui a été depuis peu exprimé de quelques grappes de raisin. On a beau l'approcher du feu, il ne s'enflamme point; et, s'il s'échauffe un peu, ce n'est qu'avec peine. Au contraire, si le sang contient des matières bilieuses et soufrées, la fermentation s'en fera plus promptement, et la femme qui en sera incommodée ne manquera pas d'être attaquée de douleurs de tête, de flancs et de ses parties naturelles, qui seront quelquefois enflées par l'âpreté de l'humeur qui en sort. Ce sont les accidents que causent les règles dans une femme malsaine; mais tout est pur dans une femme pure, et ses fleurs, qui sont aussi vermeilles et aussi épurées que le sang qui lui reste dans les veines, ne lui apportent que de la joie et de l'allégresse.

1. Cette opinion ne paroîtroit pas encore assez bien établie par tout ce que nous venons de dire, si nous n'apportions des raisons pour la confirmer. Une des principales que l'on puisse alléguer, c'est que la plupart des femmes, dans le temps de leurs règles, sont sujettes à une espèce de fièvre, ou du moins à une émotion universelle qui y a beaucoup de rapport; ce qui montre qu'il se fait alors une fermentation dans toute la masse du sang.

2. D'autre part, s'il est vrai, comme je viens dire, que le sang ne bouillonne dans les veines des femmes pour l'évacuation des règles, que par le moyen de la semence qui s'y mêle, il est absolument nécessaire qu'elles aient cette semence avant que de nous donner des marques de leur fécondité par l'épanchement de leurs régles. C'est la raison pour laquelle nous voyons quelquefois des femmes nous donner des fruits sans nous avoir fait paroître des fleurs, parce qu'elles n'ont pas assez de semence pour exciter leurs règles, et qu'elles en ont assez pour faire un enfant. Témoin cette femme de Montauban, dont parle Rondelet, qui accoucha douze fois; et cette autre femme de Toulouse, dont Joubert nous fait l'histoire, qui eut dix-huit enfants, sans que ni l'une ni l'autre eussent jamais su ce que c'étoit que les fleurs des femmes.

3. D'ailleurs, une fille de quinze ans se sent vigoureuse et entreprenante, de lâche et de timide qu'elle étoit quelques années auparavant. La voix lui grossit alors; ses yeux deviennent étincelants; la couleur de son visage est vive; son humeur est gaie. Elle fait gloire de montrer sa gorge qui s'enfle peu à peu, pour faire connoître qu'elle est en état d'être mise au rang des femmes. Son sein s'est déjà élevé jusqu'à la hauteur de deux travers de doigt, et son sang bouil-

lonnant est prêt à sortir de ses vaisseaux. Elle donne même à sa mère des marques des feux secrets que la nature commence à allumer dans son sein : comme les petites chaleurs et les légers emportements lui sont alors fort naturels, ils doivent aussi faire connoître qu'elle a besoin d'être observée de fort près, pour ne pas manquer à la pudeur du sexe; et encore le plus souvent n'y réussit-on guère.

En vain de nos jeunes coquettes
On vous voit, mères inquiètes,
Conduire les yeux et les pas.
L'Amour a mille et mille appas;
Et, pour surprendre un cœur, sait des routes secrètes
Que vos soins ne connoissent pas.

En effet, c'est alors que la semence d'une fille, mêlée parmi son sang, ne le fait pas seulement fermenter, mais qu'elle élève sa gorge, qu'elle lui échauffe l'imagination, et lui inspire de l'amour, pour se perpétuer par le moyen de la génération.

4. C'est assurément par le défaut de semence que Phœtuse perdit ses règles à la fleur de son âge. Elle devint si sèche, par la tristesse qu'elle conçut de l'absence de son mari, que sans doute ses testicules, étant alors privés de leur fonction ordinaire, et étant devenus étiques et desséchés, ne furent plus en état de fournir à la masse

du sang une matière pour la faire bouillonner. Et, parce qu'elle n'étoit plus ferme par l'épanchement de ses règles, elle perdit aussi son tempérament, pour prendre celui d'un homme sans changer de sexe. On la vit toute velue, et son menton garni de poil, ainsi que le rapporte Hippocrate.

5. Enfin, s'il est vrai, ce que nous rapportent quelques médecins, que les femmes à qui l'on a coupé la matrice et les testicules ont manqué de règles, et qu'elles manquent aussi des mouvements ou des efforts que la nature fait de temps en temps pour se décharger de son sang superflu, on doit croire qu'ayant perdu les principales parties qui contribuoient à faire fermenter le sang dans leurs veines, elles ont aussi été privées de ces épanchements périodiques. Car l'expérience nous apprend que, si l'on arrache l'ovaire aux poules, elles ne font plus d'œufs : et comme cette partie, dans l'oiseau, a du rapport aux testicules des femmes, on ne peut douter que, par la perte de ces dernières parties, qui contribuoient à faire la semence, elles ne perdent pas aussi la puissance de se perpétuer, et en même temps le droit d'être réputées parmi les femmes, faute de l'écoulement périodique de leurs règles.

Il est donc certain que la portion la plus

subtile de la semence des femmes, ou, si l'on veut, des vapeurs séminaires, est la cause principale de leurs règles; que le tempérament, l'abondance du sang, l'empire des astres, et les autres causes que l'on apporte pour l'ordinaire sur cette matière, n'en sont que les causes secondes et éloignées, qui contribuent à faire les règles plus ou moins abondantes, et non à les faire paroître plus ou moins souvent.

La quantité du sang des règles ne doit pas passer dix-huit ou vingt onces. Cette quantité n'est pas toujours égale dans toutes les femmes; les unes perdent peu en beaucoup de temps. Je sais que mademoiselle I*** n'a que douze jours libres dans un mois, ses règles étant si abondantes pendant dix-huit jours, qu'elles peuvent être mises au nombre des choses qui arrivent contre les lois de la nature. Ainsi, il n'y a rien de déterminé, ni pour la quantité du sang, ni pour le temps que les règles doivent durer. La santé, la maladie, le tempérament, la façon de vivre, les emplois, le climat, la saison, la température de l'air, et beaucoup d'autres choses changent tout dans ces sortes d'évacuations.

ARTICLE VI.

Observations curieuses sur les divers temps de la formation de l'homme.

Toutes les parties et toutes les humeurs sont disposées pour la génération d'un enfant dans l'un et dans l'autre sexe. Ce jeune homme est en état de se joindre amoureusement, et cette jeune fille sent que la nature l'excite à se perpétuer par le moyen de la génération. Dans la disposition où elle est, il faut peu de chose pour faire un enfant, et ses parties amoureuses sont si disposées à le former, qu'elle concevra à la moindre approche d'un homme. On pourroit comparer ses parties amoureuses à un morceau d'ambre jaune échauffé par le mouvement, qui attire la paille aussitôt qu'on la lui présente.

La femme n'a donc pas plutôt reçu la matière de l'homme par cette amoureuse alliance, qu'elle la presse de toutes parts pour la faire passer promptement dans l'un ou dans l'autre de ses vaisseaux éjaculatoires, afin que, s'y mêlant avec la sienne, elle y cause la conception.

C'est dans l'un de ces conduits que les principes de notre corps et de notre âme s'unissent et se mêlent pour ne faire qu'un composé, et c'est aussi dans ce moment que Dieu, qui sait

tout ce que nous faisons, semble s'être comme obligé d'y envoyer un entendement, qui, selon la pensée de saint Grégoire de Nice, « doit « avoir soin de tous les organes du corps où il « doit loger, pour régler ensuite les occupa- « tions qu'il y doit faire, et les mœurs qu'il doit « suivre, afin, ajoute-t-il ailleurs, qu'il n'ait « pas, un jour, à reprocher à Dieu d'avoir eu « un corps et une âme qui n'auroient pas eu de « dispositions nécessaires pour suivre ses prin- « cipes secrets et ses mouvements intérieurs. »

Un homme qui a fait lui-même le luth dont il doit jouer, n'a sujet de se plaindre de personne, si son instrument n'est pas d'accord dans toutes ses parties : il étoit le maître de sa matière, et il pouvoit l'employer et la disposer comme il jugeoit à propos; de sorte qu'il ne s'en prendra jamais qu'à lui seul s'il y a un défaut dans son luth, ou un faux son dans son harmonie.

Mais parce que ce sujet est de lui-même fort embrouillé, et qu'il renferme des sentiments nouveaux, j'ai résolu de le partager en quatre articles, où je ferai voir, autant qu'il me sera possible, les degrés dont la nature se sert pour nous former dans les entrailles de nos mères.

Parce que j'aurai besoin, dans la suite de ce discours, du mot de *conception*, pour expri-

mer ma pensée sur le sujet que je traite, j'ai peur que l'esprit du lecteur ne demeure souvent en suspens dans la diverse signification que je lui donne, à moins que de l'en avertir auparavant. Quand je dis donc que la *femme a conçu*, et que sa *conception est avantageuse*, je prends alors ce terme dans une signification active; mais lorsque je dis que *notre conception s'accomplit dans les cornes de la matrice de la femme*, et non dans sa matrice, ainsi qu'on se l'est persuadé jusqu'ici, ce mot a alors une signification tout opposée, et on le doit prendre passivement.

Premier degré de la formation de l'homme.

Il me semble qu'il n'y a rien de plus certain que de dire que la conception est un mélange de la semence de l'homme et de la femme, et qu'il n'y a rien aussi de plus incertain ni de plus caché que le lieu où cette conception se fait.

On a cru jusqu'ici que la matrice étoit le lieu où nous commençons à être formés, parce que l'on a presque toujours trouvé des enfants dans sa cavité, et que l'on ne s'est pas imaginé que la conception se pût faire ailleurs : car, bien que l'on ait vu des enfants dans les cornes de la matrice, on a cru cependant que ce n'étoit que contre les lois de la nature qu'ils se formoient dans ces petits conduits, et l'on ne s'est pas

persuadé que c'étoit là que la Providence, par ses ordres secrets, avoit déterminé de leur donner le commencement de la vie. J'avoue que le sentiment qui établit le lieu de la conception hors de la cavité de la matrice est plein de difficultés, et que l'on a besoin de raisons et d'expérience pour en être convaincu.

1. Puisqu'après les embrassements amoureux, on n'a jamais trouvé de semence dans la cavité de la matrice, au lieu que l'on en trouve toujours dans ses cornes, pourvu que la semence soit saine et féconde, on m'avouera qu'il y a lieu de croire que nous sommes plutôt formés dans ses petits conduits que dans un autre lieu, puisqu'il y a de la matière pour la génération.

En effet, toute l'exactitude que j'ai pu apporter, en disséquant beaucoup de chiennes qui s'étoient depuis peu accouplées, n'a servi qu'à me confirmer davantage dans l'opinion où je suis; savoir, qu'il en arrivoit de même dans les femmes, et que la conception se faisoit plutôt dans les cornes, dans la trompe ou dans les vaisseaux éjaculatoires de la matrice, ainsi qu'on voudra les appeler, que dans la cavité de cette partie.

Il n'y a point de sang qui passe plus vite dans les artères, ni de chyle qui se distribue

plus promptement dans les vaisseaux lactés, que la semence du mâle s'insinue dans la matrice des animaux ; ce qui fait croire à Harvée, qui a éventré, pour ce sujet, un nombre considérable de biches, que la conception se faisoit d'une autre sorte qu'on ne se l'étoit imaginé jusqu'alors. Il a cru, mais d'une manière particulière, que parce qu'il n'avoit rien rencontré, ni de la semence du coq, ni de celle du cerf, dans les parties secrètes de la poule et de la biche, après s'être accouplées l'une et l'autre, il falloit que la semence du mâle, ou n'eût pas entré dans ces lieux, ou, si elle y étoit entrée, qu'elle en fût sortie en y laissant son impression et son caractère. Sur cela il a formé ce sentiment, que la génération se faisoit de la même sorte qu'un homme pestiféré communique son mal à un autre, savoir, par le moyen de la contagion ou de quelques esprits invisibles ; ou encore comme un fer qui a touché, depuis peu, une pierre d'aimant, attire un autre fer, par la vertu qui lui a été communiquée : si bien, ajoute-t-il, que la conception de l'enfant se fait ni plus ni moins que celle de nos pensées. Nos yeux voient des objets : notre mémoire en conserve les idées, et notre âme en conserve les conséquences. Tout de même on touche une femme pour la rendre féconde, et elle ne con-

çoit pas parce que la semence de l'homme est présentée à sa matrice, mais parce qu'elle l'a touchée et lui a communiqué sa vertu. C'est ainsi, dit-il, que le vingtième œuf d'une poule est fécond, par l'impression que la semence du coq a fait sur le corps de la poule, qui n'en a été touchée qu'une seule fois.

Mais sans m'arrêter à cette opinion, qui me paroît trop métaphysique dans les ouvrages de la nature, continuons à prouver que la véritable union de la semence de l'homme et de la femme, que nous appelons *conception*, se fait d'une autre manière plus naturelle.

2. Nous observons tous les jours que les femmes sont plus amoureuses avant ou après leurs règles qu'en tout autre temps; et la nature leur donnant alors beaucoup plus d'envie de se joindre, elles sont aussi en ce temps-là beaucoup plus sujettes à concevoir.

Si le fœtus se formoit dans la cavité de la matrice, quelle apparence y a-t-il qu'il pût résister au flux des règles, qui doivent couler en abondance du fond de cette partie? L'enfant à venir en seroit détruit, et la matrice étant tout humectée, ne sauroit les retenir, ni l'empêcher d'en sortir avec le sang; et ainsi il ne se feroit point alors de conception au commencement des règles : ce qui est contraire à l'expérience.

Il en arriveroit de même sur la fin des fleurs; car la matrice est encore alors trop humide pour pouvoir conserver le présent qu'on lui a fait; elle le recevroit plutôt quinze jours avant, parce qu'étant plus sèche, elle seroit plus disposée à presser la semence qu'on lui auroit donnée.

Mais parce que l'expérience nous apprend que la conception qui se fait entre les règles, n'arrive pas si souvent que celle qui se fait immédiatement avant ou après, je suis obligé de croire que la conception se fait dans un autre lieu que dans la cavité de la matrice. Je n'en saurois trouver de plus propre à cet usage que les cornes de cette partie, où souvent l'on a trouvé des enfants formés : car, au commencement et à la fin des règles, tous les vaisseaux de la matrice sont ouverts, ou pour se décharger de l'abondance de leurs humeurs, ou pour recevoir la semence qu'on leur présente.

C'est ainsi que le fœtus peut éviter les désordres qui arrivent pour l'ordinaire au commencement de la grossesse : au lieu qu'il ne sauroit s'en garantir, s'il commençoit à se former dans la cavité de la matrice.

3. Les anciens ont su, aussi bien que nous, que la matrice des femmes n'avoit qu'une seule cavité : ils nous ont pourtant laissé par écrit

que les femmes grosses sentoient plus de douleur et de mouvement d'un côté que de l'autre; ce qui se trouve encore aujourd'hui conforme à l'expérience. Car les médecins, qui se sont appliqués à connoître les effets et les circonstances de la grossesse, ont appris que les femmes sentent pour l'ordinaire plus de mouvement d'un côté du ventre que de l'autre. L'enfant, commençant à avoir un peu d'agitation par le mouvement de son cœur et de ses petites artères, irrite le vaisseau éjaculatoire qu'il habite, afin qu'il se défasse, en faveur de la matrice, de ce qu'il contient : et parce que ce vaisseau n'a pas assez d'espace pour élever un enfant qui a besoin alors d'un lieu plus étendu et plus commode pour ses perfections, il s'en défait par son mouvement circulaire, et le jette dans la cavité de la matrice.

4. On a cru, jusqu'au temps de Fernel, que la pierre se formoit dans la vessie, où elle se trouve presque toujours : mais, depuis que l'on a été désabusé de cette opinion, l'on croit, selon les expériences que l'on en a, que les reins lui donnent les premiers commencements : car les douleurs qui précèdent la pierre de la vessie nous font bien croire que c'est dans les reins que la pierre a été d'abord formée. Tout de même, les petites douleurs, et les mouvements

délicats et presque imperceptibles dont s'aperçoivent, dans l'un ou dans l'autre de leurs côtés, les femmes enceintes les plus sensibles, me font conjecturer que l'enfant commence à se former dans l'une ou dans l'autre des cornes de la matrice.

La substance de ces vaisseaux, leur figure, leur action et leur usage sont fort convenables à cet emploi. Ils sont d'un sentiment exquis, étant tous membraneux et charnus, pour s'élargir, et pour sentir les irritations du fœtus; leur figure est propre à se décharger de ce qu'ils contiennent; ils sont presque toujours pleins de semence, et ont un mouvement par lequel ils se défendent de ce qui les presse et de ce qui les incommode. Nous n'avons que trop de preuves de leur mouvement dans les suffocations de matrice, et je puis assurer avoir vu plusieurs fois le mouvement de la matrice des chiennes que j'ai disséquées en vie, qui étoit à peu près semblable à celui de nos boyaux que nous appelons *péristaltique*.

Ce sont donc les petits mouvements des cornes de la matrice, que les femmes grosses sentent d'un côté ou d'autre, qui nous font croire que l'enfant y reçoit les premiers traits.

Mais encore, comment est-ce que la conception se pourroit quelquefois faire après les

grandes cicatrices que la matrice a reçues, si elle ne se faisoit hors de sa cavité? Car nous savons, selon même le rapport de Rousset et Bauhin, que quelques femmes ont conçu après qu'on a ouvert la matrice, ou qu'elles y ont souffert de grands abcès. La matrice ne seroit point alors en état de faire ses actions : elle seroit trop mal formée, et ses membranes, affoiblies et desséchées par des plaies, ne pourroient se comprimer et se resserrer pour la conception; au lieu que, recevant de ces cornes l'enfant qui a été formé, elle n'a ensuite qu'à le contenir et le conserver jusqu'à sa dernière perfection.

5. D'ailleurs, pour confirmer ma pensée, je puis dire ce que l'expérience m'a appris sur cette matière. Je connois quelques femmes qui ont toujours accoutumé de se coucher sur le côté droit lorsqu'elles dorment avec leurs maris, et c'est aussi dans cette posture qu'elles sont caressées et qu'elles conçoivent presque toujours des garçons. On ne sauroit donner d'autre raison de ce qui arrive de la sorte, que celle qui favorise mon sentiment. Car la semence de l'homme étant reçue dans la matrice de la femme située dans la posture que nous avons marquée, ne peut tomber, par son propre poids, que dans la corne droite, où les

garçons sont le plus souvent formés. C'est une remarque qu'a faite Rharsis, aussi bien que moi, lorsqu'il dit « que les femmes qui se cou- « chent ordinairement du côté droit ne font « presque jamais de filles. »

6. D'autre part, j'ai souvent observé, aussi bien que Fallope, que la chair de l'arrière-faix n'étoit jamais au milieu du fond de la matrice, mais vers l'un ou l'autre de ses côtés, parce qu'après un mois ou environ la boule où est renfermé l'enfant étant chassée du lieu où elle est, s'attache à l'endroit de la matrice le plus près de l'embouchure du vaisseau d'où elle sort; ce qui n'arriveroit pas de la sorte, si la conception se faisoit dans la cavité de la matrice, comme on le peut voir dans les figures 10 et 11.

7. Au reste, Riolan, un des plus célèbres anatomistes de notre siècle, autorise mon opinion, lorsqu'il dit avoir souvent trouvé des enfants formés dans les cornes de la matrice. Et cet enfant mort qui étoit d'un pied de long, et qui sortit du fond de la matrice de cette pauvre femme qu'Harvée vouloit faire couper, ne sortit d'autre lieu que de l'un des vaisseaux éjaculatoires.

8. Je trouve, dans mes *Mémoires*, qu'il y a environ vingt-trois ans qu'un vieux médecin,

appelé *Jean Critier*, personnage très-savant et très-sincère, me raconta, à Paris, une histoire que M. Mercier, médecin de Bourges, qui vivait encore alors, lui avoit faite de cette sorte. La femme de M. Agard, lieutenant criminel de cette ville-là, de la santé de laquelle ce dernier avoit le soin, devint grosse, et se porta assez bien jusqu'au quatrième mois, après quoi elle souffrit des foiblesses et des douleurs extrêmes aux reins et dans le ventre, principalement du côté droit. Tout cela l'épuisa tellement, qu'elle mourut sans pouvoir se délivrer. On l'ouvrit le 2 janvier 1714; on trouva une fille longue de sept pouces dans la corne droite de la matrice, la matrice étant alors dans sa figure et situation ordinaires : si bien qu'après cela on peut dire que la conception l'a faite ailleurs que dans la cavité de la matrice, et que le fœtus étant déja assez grand, et ne pouvant plus demeurer dans l'une de ses cornes, il faut qu'il en sorte pour se perfectionner ailleurs, ou que la mère en meure.

9. Je pourrois encore rapporter ici l'autorité d'Hippocrate, qui dit, en parlant de la superfétation des femmes, que « si le fœtus est « descendu dans la matrice lorsque la femme « engendre une seconde fois, ce second fœtus « ne peut vivre, et la femme en fait une fausse

« couche. » La raison en est évidente ; car, comme ce dernier fœtus ne se forme pas dans le lieu que la nature a destiné pour la conception des enfants, il ne peut aussi trouver de quoi ailleurs, et pour se former, et pour se nourrir. Aristote confirme cette opinion, et l'expérience l'autorise. Car nous voyons que les secondes conceptions qui se font dans les premiers mois de la grossesse, réussissent pour l'ordinaire ; que la femme nourrit l'un et l'autre de ses enfants, et qu'elle les met au monde comme s'il étaient conçus dans le même moment. Mais si la superfétation arrive quelques mois après les premiers fœtus formés, et après que les cornes de la matrice sont embarrassées et bouchées par des humeurs, ou par l'enfant même qui occupe toute la cavité, ce qui arrive pourtant fort rarement, le second enfant ne peut vivre ; ce que l'histoire que rapporte Aristote sur ce sujet confirme clairement.

Après tout cela, l'on peut donc conclure que la conception se fait, selon les lois de la nature, dans les cornes de la matrice, et non dans sa cavité. Mais Kerkringe, Warton, de Graaf, et quelques autres médecins modernes, sont d'un autre sentiment, puisqu'ils ne peuvent croire que la conception se fasse, ni dans la cavité de la matrice (*a*), comme l'ont cru les anciens, ni

dans ses cornes (*b*), comme je pense : mais ils soutiennent qu'elle se fait dans les testicules des femmes (*c*), lesquels sont pleins d'œufs (*d*) comme l'est l'ovaire des oiseaux : si bien que, renouvelant la pensée des poëtes anciens, qui publioient qu'Hélène avoit pris sa naissance d'un œuf, ils s'imaginent pouvoir établir et prouver cette opinion par des raisons et par des expériences suffisantes.

Ils assurent donc que les testicules des femmes sont de véritables ovaires, où les hommes commencent à se former; que les vésicules dont ces parties sont composées, sont pleines d'une liqueur semblable au blanc d'œuf, laquelle, selon le sentiment de tous les anatomistes, est la semence de la femme; que cette semence étant rendue féconde par les parties déliées et spiritueuses de la semence de l'homme, qui, étant dardée dans la matrice, se fait passage dans les trompes pour entrer ensuite dans les testicules de la femme, communique sa vertu prolifique à l'œuf ou aux œufs qui sont le plus près des membranes des testicules, ou les plus disposés à recevoir son impression féconde, quand il s'engendre un ou deux fœtus; que l'une des trompes se courbe alors pour communiquer à l'œuf qui est disposé dans l'ovaire, à recevoir ce qu'elle a reçu de la matrice, qu'en ce temps-

à ces mêmes trompes demeurent quelque temps comme collées au testicule (*e*), pour y faire une impression de fécondité, ou pour recevoir l'œuf où l'homme commence déjà à se former, ce qui se fait dans les lapines, au troisième jour, et peut-être dans les femmes quatre ou cinq jours après leur conception, comme le pense Kerkringe; que les vésicules d'un côté, les boules ou les œufs de l'autre (c'est ainsi qu'ils les appellent indifféremment), se grossissent pendant quelque temps dans le testicule, et que l'enveloppe ou la vésicule qui contient la semence de la femme, et qui est une partie essentielle du testicule, se grossit aussi et se fait glanduleuse, afin de conserver les esprits de la semence de l'homme, qui sont les agens de la créature à venir, et de fournir aussi à la boule des humeurs pour la formation et pour l'entretien de l'homme à venir; que cette même semence féconde prend d'autres enveloppes que la substance glanduleuse qui l'enveloppe, et que ces enveloppes sont le chorion et l'amnios du fœtus; que l'étui ou l'enveloppe glanduleuse s'ouvre pour laisser couler par le mamelon (*f*) qui se forme sur les membranes du testicule, l'œuf fécond qui entre dans la trompe par la propre vertu du testicule ou par sa propre disposition; que pour cela la trompe embrasse étroitement avec sa frange une

grande partie du testicule; qu'ensuite cet œuf fécond étant tombé dans la trompe, tombe aussi dans la cavité de la matrice, où il se mûrit pour ainsi dire, et devient un fœtus parfait; qu'enfin l'œil fécond et distingué des hydatides qui sont plusieurs petites boules qui se tiennent par leur queue à leur grappe de chair, comme les grains de raisin sont attachés par leur grappe de bois, comme le marque la *figure* 7, qui est au chapitre *des Fardeaux et des faux Germes :* au lieu que les œufs féconds où le fœtus se forme, manquent d'attache, et descendent ordinairement seuls du testicule dans les cornes, et puis dans la cavité de la matrice.

Cela étant donc ainsi établi, ils concluent que le fœtus prend son origine dans le testicule de la femme, et non dans ses cornes, ni dans la cavité de la matrice.

Cette opinion renferme, ce me semble, beaucoup plus de difficulté que celle des anciens que nous avons examinée et réfutée ensuite; car elle soutient tant de choses qui me semblent impossibles, et qui ne peuvent être bien expliquées par ceux même qui la soutiennent, que je ne m'étonne pas s'il y a aujourd'hui si peu de médecins qui aient embrassé ce parti.

1. En effet, peut-on concevoir que la trompe se courbe, et fasse obéir le ligament large sans

que la femme sente son mouvement et son pli, qui ne se peut faire sans douleur? et le testicule qui est attaché à ce ligament, et qui flotte dans la cavité du ventre, peut-il être si stable, qu'il demeure toujours dans sa situation, et qu'il attende la jonction de la trompe pour recevoir l'impression génitale de la semence du mâle qui y est renfermée? En vérité, on fait faire ces mouvements à ces parties-là, pour appuyer le sentiment où l'on est, et pour flatter sa prévention.

2. D'ailleurs, qu'ils fassent la semence de l'homme si déliée et si spiritueuse qu'ils voudront, peut-elle entrer dans le testicule par les portes de deux fortes membranes dont il est revêtu? Et où montreront-ils une semblable démarche que fait la nature dans le corps de la femme? Les esprits animaux, qui sont imperceptibles, ont des conduits par où ils passent; et la semence de l'homme, qui est plus grossière, n'en aura point!

3. D'autre part, comment se peut-il faire que l'œuf rendu fécond et animé, qui est alors gros comme un pois vert, puisse se faire passage à travers les enveloppes glanduleuses, et à travers les deux membranes du testicule de la femme, pour entrer dans la trompe par la jonction, sans que la femme n'en ressente rien? Ces membra-

nes sont-elles moins sensibles que celles du reste du corps? et si la membrane est un nerf aplati, comme le pense Galien, peut-elle le rompre sans douleur? de plus, le mamelon, que Graaf a inventé, se rencontre-t-il dans toutes les femmes, comme il nous l'assure? et n'y a-t-il pas lieu de croire qu'il l'invente à plaisir, pour couvrir l'aveuglement où il est?

4. Au reste, cette solution de continuité est-elle selon les lois de la nature, qui en a tant d'horreur? et a-t-on vu quelquefois dans la femme de pareilles choses? J'avoue qu'on a remarqué des parties se dilater d'une manière extraordinaire, comme fait le pas de la pudeur dans l'accouchement; mais on n'a jamais observé aucune partie se rompre et s'ouvrir selon les lois de la nature, à moins que ce ne soit pour finir une maladie, comme dans les abcès.

5. En un mot, peut-il se faire une plaie sans un épanchement de sang, et ce sang extravasé et hors de ses vaisseaux, se peut-il conserver sans se corrompre, et sans que la femme s'en aperçoive?

6. La plaie que la boule aura faite en sortant du testicule, et l'ulcère qui s'ensuivra, peuvent-ils se consolider et se cicatriser dans une partie spermatique, comme sont les parties du testicule de la femme, sans que la femme en ressente de la douleur.

7. Enfin, le testicule a-t-il un mouvement sensible ou insensible pour se défaire de l'œuf qu'il contient? et cette vertu expulsive, que Graaf a imaginée, peut-elle jeter l'œuf dehors par sa propre disposition, comme si c'étoit un excrément fâcheux?

Toutes ces difficultés m'ont contraint d'abandonner ce parti, et m'ont fait dire en moi-même: comment y a-t-il des personnes de bon sens qui peuvent l'embrasser? Cependant, comme il arrive quelquefois dans l'homme des actions dont nous ne connoissons pas les causes, celle-ci pourroit bien être de ce nombre-là; car, s'il est vrai, ce que l'on vient de m'assurer, que M. de Verny, anatomiste du roi, fit voir à Paris, en 1691, un testicule de femme qui contenoit une espèce de tête dans laquelle on remarquoit la fente d'un œil avec deux paupières garnies de glandes ciliaires, et d'une espèce de sourcils ornes de poils, qui étoit au-dessus; un front d'où sortoit un toupet de cheveux, avec une éminence garnie de trois dents molaires, disposées en triangle, de la grosseur de celle d'un enfant de quatre ans; trois autres dents dans la face antérieure de ce monstre, et à la postérieure cinq autres; savoir, trois incisives et deux petites molaires: si cette histoire, dis-je, est véritable, comme plusieurs personnes nous l'assurent,

nous pourrions, dans cette occasion, suspendre notre sentiment jusqu'à ce que la curiosité et le travail des anatomistes nous pussent faire voir quelque autre formation du fœtus dans le testicule d'une femme. Car, comme un sentiment ne peut solidement être appuyé, dans la médecine, sur une seule expérience, qui souvent est un jeu de la nature, il faut attendre que l'on nous ait fait voir quelque autre chose de réel dans la même partie, pour être persuadé que l'homme y prend ses principes, et qu'il commence à s'y former.

La conception n'est pas plutôt faite, que Dieu, par les ordres qu'il a lui-même établis, crée un entendement humain, pour le placer dans le petit corps qui commence à se former. Cet entendement y est envoyé en qualité d'ambassadeur, qui doit un jour rendre compte de sa négociation, et qui doit représenter partout où il se trouve le caractère du maître qui l'envoie.

Cet entendement se mêle avec l'âme, ou plutôt se joint et s'unit à sa substance, et, ce qui nous surprend encore plus, aux esprits et au corps de l'homme, pour ne faire ensuite qu'un homme animé d'une seule forme.

Il seroit difficile de s'imaginer comment se joignent ces substances si éloignées entre elles, si l'expérience ne nous en convainquoit à tou

moment; car, si mourir est la dissolution de ses parties, vivre sera assurément l'union et la société de ces mêmes substances.

Si j'étois obligé de prouver ici les quatre parties qui nous composent, entre toutes les preuves que je pourrois choisir, je n'en saurois trouver de meilleure que celle que me fournit saint Grégoire de Nice, lorsqu'il dit « que « puisque Dieu, qui est un être infini, s'est mêlé « et s'est uni, sans confusion toutefois, à l'âme « et au corps de Jésus-Christ, qui est une créa- « ture, nous pouvons croire que notre enten- « dement peut se joindre à notre âme et à notre « corps par des décrets d'en-haut : de sorte que « de ces deux premières substances il ne s'en « fasse qu'une seule forme, dont nous soyons « animés. »

La semence de l'homme étant donc entrée dans l'une des cornes de la matrice, fait enfler la semence de la femme, et lui sert comme de levain pour la production d'un enfant. Une des causes de la prompte distribution, est une matière séreuse et spermatique qui se trouve dans la matrice d'une femme féconde, et qui se mêle avec elle pour lui servir de vésicule. Cette matière vient des vaisseaux et des glandes de la matrice et de son col, par l'expression de ses parties, par la foule des esprits qui s'y portent,

par le plaisir et le chatouillement que la femme y ressent. L'activité de l'âme et de la semence de l'homme, et l'abondance de ses esprits, ne contribuent pas peu à l'y faire entrer précipitamment. La petite valvule qui est à l'embouchure des vaisseaux éjaculatoires, favorise aussi l'entrée de cette même matière Elle est lâche avant et après les règles, pour faciliter la conception, qui se fait en ce temps-là plutôt que dans un autre. La membrane interne dans ces vaisseaux a tant de replis, et le conduit qu'elle forme a l'embouchure si étroite, qu'il n'y a pas lieu de craindre que ce qui est une fois entré en puisse sortir que dans son temps.

Il seroit bon de remarquer ici ce que nous avons observé ailleurs, que les cornes de la matrice d'une femme ont trois ou quatre petites cellules, qui servoient comme de forme ou de mesure à la semence de la femme et à la matrice de chaque enfant : c'est pour cela que quelques jurisconsultes ont cru que la matrice de la femme avoit sept cellules, prenant la cavité de la matrice pour une septième. La matière qui forme la semence vient peu à peu des testicules, et est filtrée au travers de la substance nerveuse des vaisseaux éjaculatoires. Cet excrément des testicules tombant peu à peu dans les cavités de ces vaisseaux, prend la figure de la

cellule qui le reçoit ; et la chaleur naturelle qui agit incessamment sur tout ce qui est dans l corps, agissant aussi sur cette semence, produit tout autour une petite peau mince et délicate, qui forme une boule, quand cette boule ou cet œuf a été rendu fécond par la semence du mâle. Cette membrane n'est pas si ferme ni si dure dans le lieu où la boule a reçu la der nière goutte de la semence, qu'elle est ferme ailleurs ; et c'est par-là que la semence de l'homme se communique à celle de la femme, comme la semence du coq se communique à l'œuf de la poule par la tache du jaune, et que l'humeur de la terre se filtre dans la semence d'une plante par son germe. J'ai remarqué dans un œuf de poule couvé, qu'après le premie jour, l'ongle du jaune, la cicatrice ou le petit point blanc, ainsi qu'on voudra l'appeler, qui est environné du cercle jaune obscur, étoit beaucoup plus grand qu'il n'étoit avant que d'avoir été couvé ; le deuxième et le troisième jour, la tache s'étoit augmentée presque deux fois autant : j'ai jugé que l'âme du poulet résidoit dans cette partie, que c'étoit par-là que la semence du coq étoit entrée dans l'œuf, et que le cœur s'y vouloit former, puisque j'y remarquois un si prompt changement.

C'est donc à un petit point de la semence de

la femme, s'il m'est permis de comparer l
bêtes aux femmes, que se communique l'âm
de l'homme avec toute la matière qui la porte
ce qui arrive au même instant que la concep
tion s'accomplit; et c'est aussi alors, comm
nous l'avons dit ailleurs, que l'entendement
paroît pour disposer toutes les parties à obé
ensuite à ses ordres.

Comme les fruits jouissent de la même âm
que les arbres auxquels ils sont attachés,
qu'en étant désunis ils portent dans leurs se
mences des principes semblables à ceux q
ont formé les arbres dont ils ont été détachés
ainsi la boule de la semence de la femme, éta
attachée au vaisseau éjaculatoire, jouit alo
de la même âme que la femme; mais, dès qu
cette boule a été rendue féconde par la semen
de l'homme qui s'y est mêlée, alors elle a u
principe indépendant et une âme particulièr

Ce qui me fait croire que cela est de la sort
c'est ce que je vis la nuit du 23 janvier 168
Mademoiselle L..... après de pressantes tra
chées, rendit environ deux cents boules ou pe
tits œufs sans coquille (*a*), et c'est ce que que
ques anatomistes modernes ont appelé fo
improprement *hydatides*. Chaque boule étoit a
tachée par sa petite queue (*b*), qui tenoit à d
fibres charnues, tissues et entrelacées ensembl

la moitié des boules étoient grosses comme le bout du doigt, et l'autre moitié comme de petits pois : elles étoient toutes transparentes, et la membrane étoit assez dure. L'humeur qui y étoit contenue étoit claire, et en quelque façon gluante; elle étoit un peu salée et âpre au goût, et je ne doute pas que ce ne soit de pareilles boules qui occupent ordinairement les cornes de la matrice quand elles sont prolifiques. Comme celles-ci n'avoient pas été rendues fécondes par la bonne semence du mari, et que les vaisseaux éjaculatoires les avoient rejetées comme inutiles; c'est de-là sans doute qu'étoit venu ce faux germe, comme on le voit dans les *figures* 6 *et* 7.

Les semences de l'homme et de la femme, étant mêlées, se communiquent l'une à l'autre leurs qualités réciproques. Le peu d'âpreté de celle de l'homme, avec son odeur vireuse et sulfurée, pénètre toutes les parties de la semence de la femme, et en fait mouvoir tous les petits corps; et la semence de la femme étant d'une substance un peu visqueuse et d'une qualité un peu âpre, n'obéit pas sitôt à la pénétration des qualités de celle de l'homme. Ainsi l'action est lente et les mouvements de toute la matière enflée en sont languissants : si bien que l'on ne peut remarquer aucune chose dans la formation

du fœtus avant le neuvième ou dixième jour, ou, pour mieux dire, avant le quatorzième, après lequel on peut observer les vessies transparentes (*d*), ensuite la goutte de sang et le point saillant qui, par son mouvement, donne des marques assurées de vie : si bien que ceux qui nous ont assuré avoir découvert quelque chose au sixième ou au huitième jour après la formation du fœtus, nous ont voulu assurément surprendre.

Mais avant que de passer outre, découvrons la manière dont la nature se sert pour faire fermenter les deux semences unies; car, puisqu'on demeure d'accord que nous ne vivons que par la fermentation, il faut aussi que ce soit par son moyen que nous commencions à être formés.

Nous savons que le levain a deux sortes de substances : la plus grossière devient de même nature que la matière avec laquelle on la mêle, et la plus subtile fait lever cette même matière par sa pénétration et par l'agitation qu'elle excite dans les corps différents de toute la masse. Ainsi la partie la plus terrestre et la plus visqueuse de la semence de l'homme sert en partie à composer les parties spermatiques de l'enfant, et la plus spiritueuse est employée aussi en partie à produire les esprits et l'âme de ce même enfant; ce qu'elle fait par la fermentation qu'elle

eule cause dans toute la matière qui le compose.

Plus le levain a de parties subtiles et pénétrantes, et plus la matière sur laquelle on agit est souple et aisée à ménager, plus aussi en avance son action ; témoins les garçons qui sont plus tôt formés que les filles, et les pigeons mâles qui naissent le plus souvent avant les femelles, la matière dont ils sont faits ayant plus de chaleur et d'esprits.

La semence de l'homme fermente donc peu à peu toute la masse de la boule, en précipitant toutes les parties les plus grossières, et en élevant les plus agitées et les plus spiritueuses. Son odeur virulente la dissout et en ouvre la matière, la sulfurée la précipite, et la qualité âpre de la semence de la femme la rassemble et l'endurcit : si bien qu'au bout de dix ou douze jours il se fait, dans la partie inférieure de la boule, une goutte d'eau transparente et claire comme un cristal fondu, qui est l'élixir et l'extrait des esprits de l'homme et de la femme. Cette petite ampoule d'eau se divise ordinairement en deux, et quelquefois en trois parties, si nous en croyons Cogratus et Félix Platerus. Le dernier dit avoir vu une femme qui faisoit, presque tous les ans, des fausses couches, et qui rendit un jour une boule ronde et

blanche, de la grosseur d'une noisette, qui étoit couverte d'une petite peau mince que l'on pourroit appeler *amnios*, et qui renfermoit trois vésicules transparentes (c), dont l'inférieure étoit la plus pâle.

C'est dans cette humeur diaphane et cristalline que l'âme se place pour obéir de-là aux ordres supérieurs de l'entendement, qui n'occupe point de lieu, et qui est cependant par tout ce petit corps pour disposer ses organes de la manière qu'il le veut. Dans la partie inférieure de cette boule, où ce médecin remarqua la vésicule la plus pâle, est placée la matière la plus pesante des parties spiritueuses des deux semences. Elle sert à former le cerveau, qui est la partie, dans les enfants, la plus grande, la plus pesante et la plus froide; aussi observons-nous que la tête des enfants qui sont dans les entrailles de leurs mères, est située toujours en bas lorsqu'elle est selon les lois de la nature. En effet, on aperçoit une goutte d'eau transparente qui se forme, au commencement du troisième jour, dans un œuf de poule couvé; et je ne doute point que ce ne soit là que le cœur se place pour faire ensuite tous les organes qui peuvent servir à son mouvement.

Ce petit corps, qui se forme dans les entrailles de sa mère, est déjà comme un enfant

émancipé, qui n'a besoin d'aucune autre conduite que de la sienne propre pour mettre toutes ses parties en ordre, et pour les placer où elles doivent être. Cependant la nature, qui prévoit les besoins de cet embryon, enfle le conduit où il se forme, et tire peu à peu, des testicules et de quelques petits vaisseaux nerveux qui se glissent de la matrice aux cornes, les aliments qui lui sont nécessaires : elle en fait de même de l'autre côté ; elle envoie de la matrice à la corne vide, aussi bien qu'à celle qui est pleine ; et ainsi ces vaisseaux éjaculatoires s'enflent tous deux presque également, et j'en ai vu qui étoient aussi gros que l'un de mes doigts.

Vers le quatorzième jour de la conception, plus ou moins, selon la chaleur de la matrice, l'abondance des esprits, la vivacité de l'âme, la diversité du sexe, la disposition du temps et de la saison, enfin, le tempérament de la femme et de la matrice même, il naît dans l'une des ampoules transparentes un point rouge, ou une goutte de sang qui s'agite d'elle-même ; et je ne doute point que ce ne soient les petites oreilles du cœur, ou le cœur même qui, par ses premiers mouvements de dilatation et de resserrement, veut se fabriquer des organes pour donner la vie au petit enfant qui com-

mence à se former : car, comme c'est à l'entendement à placer toutes les parties en leur lieu, après leur avoir donné à chacune une figure convenable, c'est aussi au cœur à les perfectionner et à les nourrir.

J'avoue que je suis en peine de dire si le sang est formé avant le cœur, ou le cœur avant le sang; mais, quoi qu'il en soit, je suis pourtant persuadé que l'instrument doit être fait le dernier, puisque l'entendement n'entreprend l'ouvrage du cœur que pour contenir le sang, pour distribuer les humeurs et pour communiquer la chaleur et la vie à toutes les parties les plus éloignées du corps. Mais parce que la fermentation a donné l'être à ce petit corps, il est aussi raisonnable que la fermentation le perfectionne par le moyen de l'ébullition qui se fait incessamment dans son cœur.

Ceux qui ont examiné, après le troisième jour, un œuf de poule couvé, auront observé, aussi bien que moi, qu'auprès de la cicatrice où s'étoient formées les trois vésicules, claires comme de l'eau coulante d'un rocher, il paroît une goutte de sang, que l'on appelle fort à propos le *point saillant*, puisqu'il a des mouvements réglés, et qui se resserre et s'élargit comme le cœur.

Cette partie de l'animal, qui se forme la

première dans le blanc de l'œuf, auprès de la cicatrice, par l'industrie de l'âme qui y réside, est celle qui doit ensuite travailler à la perfection du poulet.

Cette goutte de sang, qui paroît quatorze jours après notre conception, est une partie principale de notre corps, l'organe de toutes les opérations de l'âme, l'origine des esprits, la source des parties sanguines, le siége de la chaleur naturelle, le trône de l'humide radical, par lequel nous vivons; en un mot, l'extrait de l'âme de nos parents, et une chose qui a du rapport à l'huile que nous tirons des semences des plantes.

Second degré de la formation de l'homme.

LA boule animée demeure encore dans le lieu où la nature l'a d'abord placée : elle ne s'enfle guère, parce qu'elle ne reçoit point d'humeur qui puisse abondamment se communiquer au petit projet qui s'y forme.

L'entendement qui y est renfermé est alors occupé à bâtir un domicile pour sa demeure; il a assez de matière chez lui sans en recevoir d'ailleurs, pour commencer toutes les parties qui lui sont nécessaires; il a déjà ménagé ce qu'il y avoit de plus spiritueux, dont il a fait comme une matière de verre fondu, où il a

placé le point saillant (*fig.* 8. *e*). Il prétend, de ce point, distribuer la matière et les esprits, pour former et nourrir les parties principales qui doivent être fabriquées les premières.

Il ne faut pas s'étonner si, dans la plus pure portion des deux semences unies, il se forme une goutte de sang. Des changements semblables ne sont pas extraordinaires dans la nature, ni au-dessus de ses forces; car, si les semences de nos parents viennent de la plus pure portion de leur sang, quelle difficulté y a-t-il de croire qu'elles ne puissent encore retourner en une substance pareille? Les aliments, de quelque couleur qu'ils soient, se changent dans l'estomac en une matière blanche; et l'artifice nous fait voir tous les jours du blanc se changer en rouge, et du rouge en blanc, par le mélange de diverses liqueurs : si bien qu'après cela on ne doit pas s'étonner si, avec du blanc, l'âme, ou plutôt l'entendement, fait du rouge, et si de la semence de nos parents il se forme du sang et les humeurs rouges.

Le vingtième jour, la génération s'avance d'une manière surprenante. Alors le cœur bat plus fort qu'auparavant; et, s'agitant avec force pour obéir au ministre qui le commande, il commence à frapper doucement le vaisseau (*fig.* 6), où il est renfermé, et à l'irriter par ses

petits battements. Ce conduit, qui en sent l'agitation, commence aussi à en être ému, et à faire de petits mouvements péristaltiques et serpentins, pour se décharger, en faveur de la matrice, du riche dépôt que la nature lui a confié.

Cependant le cœur semble alors être partagé en deux parties, qui représentent ou ses petites oreilles, ou ses ventricules. Il se meut sans cesse par les esprits et par la fermentation de son sang; et comme l'âme perfectionne le cœur de son côté, le cœur darde aussi du sien, par ses mouvements réiterés, un peu de sang dans les petits conduits, qu'il forme à mesure qu'il pousse avec force l'humeur de ses petites cavités : tellement que l'on aperçoit alors deux petits fils rouges sortir du point saillant, qui se produisent et s'allongent ensuite avec le temps.

Au-dessous du cœur on voit toujours une autre petite vessie un peu pâle, de couleur de corne, comme l'a remarqué Cognatus, qui croît plus que le reste; et je ne fais aucun doute, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs, que ce ne soit le cerveau, qui n'est d'abord fait que pour le cœur, selon la pensée d'Aristote, et qui doit aussi, de son côté, travailler à la formation des parties spermatiques, comme le cœur fait du sien à la fabrique des sanguines (fig. 8. n).

Le sang avec l'entendement fait toutes choses dans la formation d'un enfant; et si, dans les premiers mois de la génération, il nous est impossible d'apercevoir du sang qui vienne des artères de la mère pour la nourriture de l'enfant, cette humeur blanche, spermatique et nerveuse, qui y est incessamment portée, ne laisse pas pourtant de le nourrir, et de venir de la plus pure portion du sang de la femme. Le sang est fait de deux sortes de matières, l'une est cuite et l'autre est crue. Celle-ci n'est autre chose que le chyle, qui n'est pas encore sang, et qui pourtant est âme de la nature. Cette dernière humeur est la matière qui est abondante dans la femme grosse ou accouchée, et qui sert à nourrir son enfant : car cette matière se filtre par des pores qui lui sont propres, et sert ensuite à nourrir et à faire croître l'enfant : outre que la semence de l'homme, qui a communiqué sa vertu fermentative à toute la masse du sang de la femme, a rendu liquide et comme fondue, pour ainsi dire, une partie de son sang, pour servir aux mêmes usages.

Les cornes de la matrice se remplissent l'une et l'autre de cette semence pour fournir à l'embryon l'aliment qui lui est alors le plus convenable. Celle qui est vide en est toute remplie, et l'autre, qui conserve le précieux trésor de

la nature, en est aussi garnie au côté de la frange, sans que cette humeur en puisse sortir. Elle s'y épaissit et s'y embarrasse tellement parmi les fibres, qui y sont en grand nombre, que l'extrémité de ces deux vaisseaux en est entièrement bouchée

La boule croît chaque jour d'une façon étonnante; et comme les semences jetées en terre s'enflent et se nourrissent par l'humeur qui pénètre leurs membranes, ainsi la plus subtile portion de la semence de la femme, qui touche la boule, se fait passage en forme de sueur à travers la petite membrane qui la compose, afin de subvenir à ses nécessités. C'est ainsi enfin que le petit œuf de poule se grossit en descendant dans l'ovaire, sans qu'il soit attaché à aucune des parties de la poule, ainsi que l'expérience nous le fait voir.

Le vingt-cinquième jour, tout s'avance encore plus. L'on aperçoit déjà le commencement du poumon et du foie, qui naissent à l'extrémité des veines ou des artères; car il n'est pas aisé en ce temps-là de dire quels vaisseaux sont ceux que l'on voit, à cause qu'ils sont privés de mouvement. S'il le faut pourtant conjecturer, je pense que ce sont plutôt des artères que des veines. Le poumon et le foie naissent donc à l'extrémité des vaisseaux, comme l'a-

garic fait sur le mélèse. Ils paroissent d'abord blanchâtres par la disposition des fibres que l'entendement a fabriquées, et puis rougeâtres par l'arrosement du sang du cœur.

Bien que l'humeur rouge du cœur croisse de jour en jour, elle n'a pourtant point d'autre matière pour se multiplier, qu'une partie délicate de la semence, qui est conservée entre ses membranes, et qui coule des testicules de la femme, ainsi que nous l'avons observé.

On voit clairement, par les démarches de la nature, qu'il se fait du sang avant le poumon et le foie, qu'il y a du mouvement avant que le cerveau soit formé, et que le corps se nourrit et s'augmente avant que l'estomac soit en état de faire le chyle, et les boyaux de le distribuer. On voit même alors des excréments de la seconde coction, et le foie ne commence pas plutôt à se faire, que l'on y aperçoit une petite vessie de fiel distinguée par sa couleur verte.

En ce temps-là la matrice est encore vide dans quantité de femmes, et les règles, qui coulent souvent à quelques jeunes personnes sanguines et pléthoriques, pendant les premières semaines de leur grossesse, ne troublent point alors la génération, qui se fait ailleurs. Les vaisseaux du fond de la matrice et ceux de son col donnent, pour l'ordinaire, du sang en p

grande abondance qu'ils n'avoient accoutumé ; et si cela n'arrive point ainsi, ces femmes en sont plus malades, et on les doit quelquefois saigner, de peur que le sang qui séjourne autour de leurs parties naturelles, ne cause quelque désordre et à la mére et à l'enfant, et que la matrice, en l'humectant trop, ne puisse plus être capable de recevoir le présent que ces vaisseaux sont sur le point de lui faire. Le trente-neuvième jour, le cerveau s'augmente considérablement, et son eau claire paroît plus abondante qu'auparavant. Le poumon est manifeste, le foie presque fait, la rate est sur le point d'être formée, et les reins commençent à paroître ; mais toutes ces parties sanguines ne sont pas encore tout-à-fait rouges. L'épine du dos et les côtes ressemblent à de petites fibres. Enfin, tout se perfectionne avec une promptitude surprenante. Le cœur, qui n'est pas plus rouge que les autres parties sanguines, a maintenant ses mouvements plus forts et plus réglés. Il frappe et s'agite avec tant de force, que les vaisseaux éjaculatoires augmentent aussi de leur côté leurs mouvements serpentins.

L'enfant (*b*), qui est renfermé dans la boule animée, croît de telle sorte, qu'il presse fortement le lieu où il est (*c*). En effet, il a besoin alors d'un plus grand espace pour avoir la *li-*

berté de se perfectionner, et de chercher de la nourriture, qu'il ne trouve pas suffisamment où il est.

Enfin, c'est en ce temps-là que quelques femmes grosses, des plus sensibles, sentent comme le mouvement d'une fourmi dans l'un ou dans l'autre de leurs flancs. Mademoiselle C***, qui a eu beaucoup d'enfants, a toujours senti, le trente ou le trente-unième jour de sa grossesse, le mouvement de l'enfant qu'elle avoit conçu. Cela arriva par la sortie de la boule animée et par le mouvement de l'un des vaisseaux éjaculatoires qui s'en défait. On peut connoître par-là si ce que porte une femme dans ses entrailles est un garçon ou une fille : le premier étant ordinairement du côté droit est plutôt formé que l'autre qui demeure le plus souvent dans les conduits de la matrice jusqu'au quarante ou quarante-troisième jour.

Troisième degré de la formation de l'homme.

Après que l'âme a fabriqué le cœur pour y obéir à l'entendement humain, elle le garantit de toute part des embûches qui lui pourroient être dressées. Elle l'environne d'abord d'une forte membrane pour le défendre contre les assauts du dedans. Elle lui fait naître une eau

claire et douce pour l'humecter dans ses mouvements continuels et quelquefois violents, et fabrique ensuite au dehors des remparts d'ossements pour le défendre contre ses ennemis étrangers.

Le premier mois de la lune ne s'est donc pas plutôt écoulé, que le petit enfant change de place, et tombe dans le vide de la matrice. Là il est reçu et conservé comme le plus riche trésor de la nature, et se sentant doucement pressé, comme par de petites caresses, il semble qu'il s'en réjouisse par les légers mouvements qu'il commence imperceptiblement à faire à sa mère.

C'est sans doute par ces pressements que les femmes ont moins de ventre en ce temps-là qu'auparavant. Leurs entrailles se tendent alors, et couvent chèrement l'enfant qui vient d'arriver. Il se place donc à l'embouchure du vaisseau duquel il est sorti, si bien qu'il est entre le milieu du fond de la matrice et l'ouverture de son vaisseau éjaculatoire. Cette situation lui est comme contrainte, puisque la cavité de la matrice n'est alors guère plus spacieuse que pour y loger une grosse amande verte.

Cependant toutes les parties de l'embryon ne sont pas encore parfaites. Le cœur, le poumon, la rate, les reins, et les boyaux semblent

être suspendus et comme attachés hors de son corps; les yeux sont comme deux petits points noirs marqués à la tête. L'épine du dos et les côtés paroissent plus forts; les mains et les pieds commencent à se former; les vaisseaux se grossissent et s'allongent. L'on s'aperçoit même de la production de ceux du nombril, qui vont chercher dehors de quoi faire vivre cette petite créature. C'est ce qu'a remarqué Riolan dans l'enfant d'une femme dont il fit la dissection.

L'embryon se nourrit peu à peu de ce qu'il choisit entre la membrane qui l'enveloppe, et qui s'élargit de jour en jour par l'accroissement du petit corps qu'elle renferme : ce qui n'empêche pourtant pas qu'il ne sorte de l'une et de l'autre corne de la matrice une humeur blanche et spermatique, qui n'a pas jusque-là abandonné le fœtus, et qui lui est tellement nécessaire, que, sans ce principal aliment, je ne doute point qu'il ne cessât bientôt de vivre.

Mais, parce que peut-être on diroit que j'en impose en rapportant tant de particularités sur la formation de l'homme, comme si j'avois été le témoin des actions de la nature, j'ai résolu de la confirmer par les expériences que j'en ai faites, et par celles que les plus savants médecins m'ont fait remarquer sur ce sujet.

Si l'on peut comparer les animaux avec l'homme, je puis dire, dans la remarque que j'ai faite de la nourriture du poulet, que ce petit animal ne se nourrit d'abord que du blanc de son œuf. Il l'épuise presque entièrement avant de toucher au jaune : si bien que le jaune est presque tout entier quelques jours avant qu'il sorte de sa coquille. J'en dis de même d'un enfant qui se nourrit dans les flancs de sa mère. Une matière blanche, qui n'est autre chose que la semence de la femme, lui sert d'abord de nourriture; et, comme cette matière n'est pas suffisante pour le nourrir, le sang de la mère, qui a du rapport au jaune d'œuf, lui sert de nourriture dans les derniers mois de sa prison.

Avicenne, l'un des plus curieux observateurs de la nature qui ait jamais paru, autorise cette vérité, lorsqu'il nous rapporte qu'il a « aperçu « le fœtus comme suspendu par deux petites « attaches spermatiques qui sortoient de l'une « et de l'autre corne de la matrice; et je ne « doute point que ce ne soit par-là qu'il se nour- « risse, avant qu'il vive du sang des entrailles « de sa mère. »

Varole a aussi observé la même chose, lorsqu'il remarque que « les veines dorsales du « fœtus, qui le suspendent, sortent des deux « cornes de la matrice, en forme de cheveux.

« Ces petites attaches s'effacent, selon la remar-
« que de ce médecin, dès que les vaisseaux d
« nombril pénètrent la membrane qui environn
« le fœtus, » et que la matrice commence
distiller une petite rosée de sang qui forme l
partie charnue de l'arrière-faix, qu'Arancio ap-
pelle fort proprement le *foie de la matrice.*

Pour moi, qui me suis beaucoup appliqu
à examiner les principes de la formation d
l'homme, j'ai remarqué dans la matrice, au
commencement de la grossesse de quelque
femmes que j'ai disséquées, des vaisseau
blancs et lymphatiques parmi des sanguins
Ils descendoient vers son orifice, et il sem-
bloit qu'ils formoient plusieurs valvules, pou
retenir plus aisément l'humeur qu'ils conte-
noient.

En ce temps-là le fœtus est gros comme le
pouce, et il paroît de la grosseur d'un œuf de
poule lorsqu'il est couvert de ses membranes. Sa
tête, qui est aussi grosse que tout le reste du
corps, renferme une substance semblable à du
lait caillé : à voir la bouche fendue, on diroit
que c'est un chien sans nez et sans oreilles. Ses
parties principales ne paroissent plus à décou-
vert : on distingue alors plus aisément le sexe
par la diversité des parties naturelles qui sont
faites les dernières ; car l'entendement ayant un

chef d'œuvre à faire, il étoit bien juste qu'il y
ravaillât long-temps avant que de le perfec-
ionner : et je ne doute pas que ce ne soient les
grands avantages que possèdent les parties na-
elles, qui en ont retardé la formation. Le siége
le l'âme distributive, et les parties par les-
quelles la volupté se communique à l'homme,
t par lesquelles il devient vigoureux, hardi,
ngénieux et fécond, ne se forment pas en peu
le temps comme les autres.

On commence, au second mois de la lune,
distinguer deux membranes, dont l'enfant est
nveloppé. La première qui paroît à nos yeux,
t que les anatomistes appellent *chorion,* semble
voir été faite par la semence de l'homme et par
a chaleur naturelle, qui, agissant sur la se-
nence de la femme lorsqu'elle s'assemble dans
une des cornes de la matrice, en a formé une
oule. La seconde est celle qui touche immé-
iatement l'enfant, que les mêmes anatomistes
nt nommée *amnios,* à cause de la semence de
homme et de la femme, par le moyen de la
nême chaleur, dont l'entendement s'est d'abord
ervi pour faire la petite vessie diaphane et
ransparente, que nous avons remarquée au
ommencement de la conception.

Ces deux membranes (*a b*) renferment donc
enfant (*c*) ; et, parce qu'elles croissent peu à

peu, à mesure que l'enfant se nourrit, elles pressent aussi et élargissent également la matrice. La membrane externe, touchant fortement son fond, se joint et se colle à la superficie interne de cette partie-là, par un peu de sang qui en coule goutte à goutte. Ce sang, en se caillant par la vertu de la semence de l'homme, devient clair, et reçoit les vaisseaux (c) que l'enfant y pousse, pour y puiser l'aliment qui lui est convenable sur la fin de sa prison.

Deux artères sortent des iliaques du petit enfant, une veine les accompagne, qui vient de la cavité du foie; et ces trois vaisseaux, se trouvant unis à son nombril avec le lien qui suspend la vessie, font tout ensemble ce que les sages-femmes appellent le *cordon*, qui n'est autre chose que l'étui des artères et des veines allongées de l'enfant. Les artères en évacuent le sang superflu, et vont donner du mouvement et communiquer de la chaleur et des esprits au sang qui se trouve dans la partie charnue de l'arrière-faix. La veine, qui est souvent double, porte, du fond de la matrice dans le foie de l'enfant, l'humeur qu'elle y a puisée, afin que cette humeur soit encore perfectionnée et épurée, avant que de passer par le cœur de l'enfant.

Quatrième et dernier degré de la formation de l'homme.

L'INTELLIGENCE travaille si proprement a son heureuse composition, que, si nous avions la faculté de la voir agir de jour en jour, nous y remarquerions à chaque moment quelque chose de nouveau.

Les membranes qui enveloppent l'enfant sont, dans le troisième mois de la lune, de la grosseur du poing, et le chorion commence déjà à se coller au fond de la matrice; mais, de telle sorte, qu'il n'empêche point l'écoulement des humeurs qui viennent des vaisseaux ejaculatoires. Si cela n'étoit pas de la sorte, quelle apparence y auroit-il que les matières blanches et spermatiques dont l'enfant se nourrit encore, en puissent sortir incessamment?

Quoique l'on ne demeure point d'accord des vaisseaux qui portent cette matière blanche à l'enfant, cependant on doit croire qu'il y en a, puisque les humeurs qui sont renfermées dans le chorion et dans l'amnios, ont servi jusqu'alors de matière à former toutes les parties de l'enfant, et puis à le nourrir pendant tout ce temps-là : si bien que l'on peut conjecturer que ces humeurs spermatiques se seroient épuisées, si elles n'avoient été rafraîchies par d'autres; et

je ne doute pas que les attaches spermatiques
les racines dorsales d'Avicenne et de Varole n
soient les vaisseaux qui portent au fœtus la se
mence de la femme pour le nourrir : car, de
s'aller persuader qu'il se nourrisse d'abord du
sang de sa mère, c'est ce que je ne saurois croire,
non plus que Galien et Fernel.

Si le sang des règles est retenu quelques jours
dans une femme vide, l'expérience nous montre
qu'il se corrompt, et qu'il fait dans le corps de
la femme tant de désordre en peu de temps,
qu'il y met une disposition à toutes sortes de
maladies. A plus forte raison, s'il est retenu
plusieurs mois dans une femme grosse, sera-t-il
moins capable de nourrir un enfant délicat, qui
ne s'est jusque-là entretenu que d'aliments fort
purs et bien préparés.

Ce sang superflu s'ecoule donc les premiers
jours de la grossesse, en partie par les règles de
quelques jeunes femmes sanguines. Pour les
autres, qui ne se purgent pas ainsi, la partie la
plus mauvaise demeure dans leurs veines, pour
leur faire passer misérablement tout le temps de
leur grossesse, à moins qu'elles ne soient ex-
trêmement fortes pour y résister. Cependant la
nature, qui ménage sagement ses productions,
dissipe ce mauvais sang de femme, ou bien elle
en évacue les excréments par la bouche en vo-

missant, ou par les autres lieux destinés à cet usage. Pour l'autre, qui est la meilleure partie, elle la change en matière blanche, pour la nourriture de l'enfant, comme nous allons le prouver.

La semence de l'homme n'a pas seulement la vertu d'être la principale matière de la génération; elle rend encore la semence des femmes féconde par ses esprits, qui se brouillent parmi toute la masse de leur sang. Car quelle apparence que dans la plupart des femmes, qui ne sont pas ordinairement réglées, les premiers mois de leur grossesse, le sang des règles ne fît pas de désordres, s'il n'étoit changé en semence par la faculté fermentative et particulière de l'homme? Et quel moyen encore que la femme pût engendrer tant d'humeurs blanches durant les premiers mois de sa grossesse, pour former et nourrir son enfant, si le sang des règles, comme en étant la première matière, ne servoit à cet usage.

La semence de l'homme, qui change en lait le sang qui reste après que la femme grosse s'en est nourrie, change aussi en matière blanche et spermatique le même sang, pour servir de nourriture à l'enfant qu'elle porte dans ses entrailles.

1. Presque tous les médecins ont cru, les uns après les autres, que l'humeur claire qui

est contenue dans l'amnios étoit la sueur d
l'enfant, et que celle que renfermoit le chorio
en étoit l'urine : et parce qu'ils n'ont pu décou
vrir l'origine ni l'usage de ces liqueurs, ils on
accommodé la nature à leurs pensées, et se son
imaginé que les choses étoient autres qu'elle
ne sont véritablement. C'est pourquoi ils on
fait passer l'ouraque, qui est le suspensoir d
la vessie, jusqu'au delà de l'amnios, afin d
porter l'urine dans la cavité du chorion ; au lie
que ce lieu se termine seulement au nombril, e
qu'il n'est jamais troué que contre les ordres d
la nature, ainsi que l'expérience nous le fai
connoître.

2. En second lieu, d'où pourroient veni
cette urine et cette sueur dans un fœtus qui n'
pas encore de reins fabriqués, ni de vessie for
mée, et qui ne s'exerce pas avec assez de vio
lence pour suer ?

3. D'ailleurs, le petit oiseau qui est renferm
dans sa coquille, qui ne sue et qui n'urine ja
mais, a pourtant ces deux humeurs séparées
et, pour ne parler ici que du poulet, après qu
l'œuf dans lequel il est renfermé a été couv
pendant huit ou dix jours, on y remarque dan
l'une de ces membranes une humeur fort claire
que l'on appelle le *lait de l'œuf* ; et dans l'autre

une matière un peu plus épaisse, que l'on comme le *blanc*.

4. Au reste, si ces matières étoient de l'urine et de la sueur, qu'est-ce qui auroit la vertu de les conserver sans se corrompre, et sans corrompre les enfants pendant tout le temps qu'ils demeurent dans les flancs de leurs mères?

Il faut donc avouer que les humeurs renfermées entre les membranes du fœtus, sont plutôt son aliment que l'excrément de son petit corps.

5. S'il faut prouver cette opinion par l'axiome des philosophes, on peut dire que nous devons d'abord nous nourrir de semence, puisque nous en avons été formés; car, outre qu'au commencement nous ne découvrons point de vaisseaux qui portent du sang de la mère au fœtus, le sang des règles, comme nous l'avons dit, est une nourriture trop éloignée pour se changer dans les parties d'un petit corps tendre. Mais quand l'enfant est accompli, et qu'il a change de tempérament, c'est alors qu'il a besoin de plus d'aliment et du sang des règles, qui est une autre sorte de nourriture qui lui vient de la chair de l'arrière-faix.

6. D'ailleurs, les semences étant des émanations et des extraits de la plus pure partie du sang de nos parents, quel inconvénient y a-t-il

à croire qu'elles ne puissent encore devenir sang, puisque la goutte de sang qui paroît quelques jours après la conception, est engendrée de semence et multipliée par cette même matière ?

7. L'expérience nous fait voir que tous les oiseaux se nourrissent d'abord du blanc de leur œuf, par les veines qui y sont distribuées, et que, cette nourriture leur manquant, ce qui arrive sur la fin de leur prison, ils se servent du jaune, que l'on trouve attaché à leur nombril huit ou dix jours après qu'ils sont sortis de leur coquille. Si le sang des règles a du rapport au jaune, et la semence de la femme au blanc de l'œuf, ne devons-nous pas croire que les enfants se nourrissent d'abord de la semence de leur mère, puis de leur sang sur la fin de la grossesse ?

8. Nous trouvons dans l'amnios une humeur claire, douce et agréable au goût, que la nature a ainsi préparée pour servir d'aliment prochain à l'enfant, et dans le chorion une autre matière un peu plus épaisse qui en est l'aliment le plus éloigné. L'une et l'autre de ces matières se figent et se caillent quand on les expose au feu : si bien que l'on ne se tromperoit point, si l'on croyoit qu'elles ont les mêmes qualités et les mêmes usages que le blanc de l'œuf à l'égard

s oiseaux : car, si le blanc nourrit le poulet, nsi que nous l'avons remarqué, je ne vois oint de raison pourquoi cette humeur blanche e la femme ne pourroit pas aussi servir de ourriture à l'enfant, et avoir de pareils usa- es. Il ne faut pas douter, selon le sentiment 'Hippocrate, que la matière claire de l'amnios e pénètre le corps de l'enfant, que sa bouche e la suce, que son gosier ne l'attire, que son stomac ne la reçoive, puisque nous trouvons ans l'estomac des enfants nouveaux-nés une natière chyleuse, et dans leurs gros boyaux les excréments noirs.

9. Après tout, on doit être persuadé que l'en- ant, pendant tout le temps qu'il demeure dans e ventre de sa mère, se nourrit des humeurs qui se trouvent renfermées dans ses membra- nes : car qui lui auroit appris, dès qu'il est né, de prendre et de sucer la mamelle de sa mère, si auparavant il n'en avoit appris l'usage et le métier, lorsqu'il étoit dans ses entrailles?

On doit donc conclure de tout ce que nous venons de dire, que les humeurs continues dans les deux membranes qui enveloppent le fœtus, ne sont pas de purs excréments, mais la matière pour le former, ou pour le nourrir.

Si nous avions des observations de tous les mois, nous aurions sans doute plus de lumières

que nous n'en avons, pour connoître de quelle façon la nature agit lorsqu'elle nous forme; et si les médecins vouloient se donner un peu plus de peine qu'ils ne font ordinairement, je me persuade que, dans peu de temps, nous ferions des découvertes qui nous apprendroient des choses admirables touchant la formation de l'homme.

Il y a environ six ans que je fis ouvrir une femme qui étoit morte grosse de quatre mois; et, après avoir coupé les deux membranes qui couvroient l'enfant, j'aperçus que tous ses petits membres étoient distingués : que la tête étoit plus grosse à proportion que tout le reste du corps : que son cerveau étoit comme du lait caillé, avec quelques fibres rouges qui le traversoient; que ses yeux manquoient de paupières; son nez, de chair; sa bouche, de lèvres; son visage, de joues; que sa poitrine étoit divisée en trois cavités presque égales. La fagoue étoit placée dans la plus haute. Cette partie étoit beaucoup plus grosse que dans les hommes parfaits, et étoit pleine d'une liqueur blanche comme du lait. Le poumon, le foie, la rate, et les reins qui étoient tous d'un rouge mourant, occupoient la capacité inférieure, et le cœur renfermé dans son péricarde étoit dans celle du milieu. Cette dernière partie sembloit être

double par la tumeur de son ventricule droit et de ses deux petites oreilles. L'estomac étoit rempli d'une humeur un peu épaisse, semblable en quelque façon à celle que renfermoit l'amnios. Les petits boyaux contenoient une matière chyleuse, et les gros en renfermoient une autre un peu noire, qui étoit de la consistance d'un opiat liquide. Le boyau cœcum n'étoit qu'un appendice, non plus que dans les hommes; il ne formoit pas un second intestin, comme on l'aperçoit dans les pourceaux. Il y avoit un peu d'urine dans la vessie, et un peu de bile dans la vésicule du fiel. La coiffe sembloit être une petite nuée qui flottoit sur les boyaux dans le haut ventre. Les reins étoient divisés en plusieurs petites boules, comme le sont ceux des veaux, et par-dessus on observoit dans la graisse d'autres parties rougeâtres et comme glanduleuses, que l'artère adipeuse arrosoit, qui étoit aussi grosse que l'émulgente. Les testicules étoient dans le ventre, car c'étoit un garçon, au même lieu que ceux des femmes, un peu au-dessus des reins. Les pieds et les mains commençoient à se garnir d'ongles, et les muscles paroissoient rouges par le sang dont ils s'étoient apparemment déjà nourris. Le chorion étoit comme collé à quelque sang caillé qui sortoit du fond de la matrice, de la même ma-

nière que nous voyons un potiron attaché à un arbre ou à la racine d'un chardon qui l'engendre. Je remarquai encore que les vaisseaux ombilicaux venoient du bas, et s'allongoient en haut, après avoir percé les deux membranes de l'enfant, pour se joindre au milieu de la partie charnue de l'arrière-faix; ce qui eût été fait apparemment dans huit ou dix jours, si la mère ne fût morte avant l'enfant. Je trouvai aussi beaucoup de matière blanche et mucilagineuse entre les membranes de l'enfant et de la matrice; et après avoir coupé moi-même un des vaisseaux éjaculatoires de cette femme, qui étoit gros comme le doigt, il me parut rempli d'une matière blanche, qui ressembloit à la semence d'une femme. La matrice, dans son fond, étoit épaisse d'un pouce, et spongieuse comme une éponge. J'y aperçus des varices en assez grand nombre, et quelques veines remplies d'un suc blanc, qui étoit visqueux en plusieurs endroits.

Ce qui sert à l'enfant pour son ornement et pour sa défense est formé dans cinq ou six mois. Les cheveux percent alors la peau, et l'on voit venir les ongles aux mains et aux pieds. Les paupières commencent à couvrir les yeux, le nez à se garnir de peau, les muscles buccinateurs qui font les joues, à rougir, et les lèvres

sont les dernières parties à se former : on aperçoit encore alors les oreilles imparfaites, et l'on commence à voir la poitrine qui se distingue des parties basses par le diaphragme qui se forme.

Pendant que toutes ces parties s'avancent de la sorte, celles que nous appelons principales et nécessaires à la vie, se perfectionnent et s'accomplissent aussi. Le chorion est attaché, plus qu'auparavant, à la partie charnue de l'arrière-faix, qui est de la hauteur d'un travers de doigt, et qui reçoit déjà l'insertion des vaisseaux ombilicaux. Ces vaisseaux commencent à y puiser la matière qui contribue à nourrir l'enfant, qui est déjà assez grand pour avoir besoin de plus de nourriture qu'auparavant.

En effet, Riolan me confirme dans mon opinion par une histoire qu'il rapporte d'une femme grosse de cinq mois, dont il fit la dissection en l'année 1612. Ses testicules étoient plats, blanchâtres, et comme attachés au milieu du dehors de la matrice. Les cornes de cette partie étoient grosses comme le doigt; mais la droite l'étoit plus que l'autre, et toutes deux étoient remplies d'une humeur blanche. Son col étoit dur et calleux, et cependant humecté d'une matière fluante. La partie charnue de l'arrière-faix étoit épaisse d'un travers de doigt, joint au fond de la matrice par de petites fibres.

Cette histoire nous fait connoître que cet enfant étoit sorti de la corne droite de la matrice, puisqu'elle étoit beaucoup plus élargie que l'autre; que les vaisseaux éjaculatoires ne seroient pas si gros, et ne contiendroient pas une si grande quantité de matière blanche, si cette matière n'avoit ses usages particuliers; savoir, de nourrir l'enfant dans ses premiers mois, et d'y contribuer encore dans ses derniers. Enfin, que l'enfant ayant communication avec la partie charnue de l'arrière-faix, il fait conjecturer qu'il se nourrit de différents aliments.

La chair de l'arrière-faix est un sang figé par la semence de la femme, qui a été rendue féconde par les esprits de la semence de l'homme. Cette chair n'est pas semblable à celle des viscères; elle se déchire aisément avec les ongles; sa mollesse et sa substance spongieuse en étant une des principales causes. C'est ce qui la rend prompte à s'abreuver du sang qui distille incessamment en forme de rosée par les petites artères de la matrice. Sa figure est convexe du côté qu'elle touche cette partie-là. Elle a des fentes, des sinus, ou des inégalités qui l'empêchent d'être suffoquée par les humeurs qui pourroient lui être communiquées en abondance du côté de la matrice. Toute sa substance

est pleine de vaisseaux, qui sont plutôt des artères que des veines, afin d'atténuer et d'inciser le sang qui a servi une fois de nourriture à l'enfant, et de rectifier celui qui vient de nouveau du côté de la mère. Ces vaisseaux sont des productions de ceux de l'enfant, que son intelligence a poussés jusque dans l'arrière-faix, pour y chercher de quoi nourrir la petite créature qu'elle a formée.

Si la matrice ouvre de son côté huit ou di petites artères pour distribuer du sang goutte goutte à la chair de l'arrière-faix, cette chai en a poussé plus de quarante dans le fond de l matrice : et ainsi les femmes qui accouchent, ne courent pas ordinairement tant de risque de perdre la vie qu'on se le persuade, par l'épanchement du sang de leurs vidanges, puisqu'il a de leur côté si peu de vaisseaux ouverts.

L'enfant est situé d'une certaine façon dans les entrailles de sa mère, que ses vaisseaux ombilicaux montent en haut pour chercher de quoi vivre, comme fait le germe d'une semence qui cherche l'air. Ils sont fortifiés d'une membrane épaisse et gluante, qui est une production de la peau du ventre de l'enfant et des autres membranes communes. Après qu'elles se sont allongées de la longueur d'environ cinq pieds, elles se jettent dans le milieu de la chair

de l'arrière-faix. Les autres s'y font faire place par le mouvement de leur sang qui raréfie et subtilise l'humeur qui s'y rencontre, qui n'est pas ordinairement trop bonne ; et, après lui avoir imprimé son mouvement, il la fait promptement passer dans la veine qui est renfermée dans le même étui. Cette veine a de distance en distance de petites valvules, pour empêcher que le sang ne coule avec trop de précipitation, et qu'il ne suffoque l'enfant. C'est par ces petits nœuds que les matrones devinent ce qui doit arriver à la mère, et c'est aussi contre ce pronostic que saint Chrysostôme parle d'un ton si haut et si éloquent.

Si l'on veut savoir comment circule le sang dans la chair de l'arrière-faix, et comment il se communique à l'enfant, l'on n'a qu'à lier le cordon, et l'on verra que la veine s'enfle du côté de l'arrière-faix, et que l'artère bat du côté de l'enfant ; et ainsi l'on n'aura plus de doute sur le mouvement de ses humeurs.

Nous avons sujet d'admirer la situation de l'enfant dans le corps de la femme ; il a toujours la tête en bas, selon les lois de la nature, afin d'être prêt à sortir quand il en sera question ; la grosseur et la pesanteur de sa tête lui faisant garder toujours cette posture. Son visage est tourné vers le dos de sa mère, son nez est entre

ses genoux, et il a ses deux poings près de ses joues. Ses coudes touchent ses cuisses, et ses talons ses fesses : si bien qu'en cette posture il demeure neuf mois, souvent en dormant, et quelquefois en veillant et en s'agitant avec assez de vigueur : car, quoique les nerfs des enfants ne soient pas durs, ils sont pourtant aussi gros et même plus gros que les nôtres, et assez capables de causer des mouvements sensibles.

Au commencement du dixième mois de la lune, l'enfant est dans son entière perfection. outes ses parties sont accomplies, et il n'as- qu'à sa liberté. La liqueur dans laquelle il nage devient vieille et corrompue, parce que, d'un côté, il en a pris le meilleur pour se nourrir depuis le commencement de sa vie, et que de l'autre il s'y est mêlé une infinité d'excréments qui l'ont infectée. Son urine, qui sort de ses parties naturelles et non d'ailleurs, et les ordures de sa peau ont corrompu cette liqueur. C'est un prisonnier infecté de l'air de la basse-fosse : il brise ses liens, et fait un effort pour aller ailleurs chercher une demeure plus commode. Son estomac ne peut plus souffrir une liqueur corrompue; elle fait de mauvaises impressions sur son cœur, et ses esprits en sont altérés. Peut-être est-ce pour cela que, depuis e milieu jusqu'à la fin de la grossesse de la

mère, sa nature lui a fourni du sang assaisonné de la manière qu'il le faut pour éviter la mauvaise nourriture des liqueurs renfermées entre les membranes de l'arrière-faix. C'est en ce temps-là que l'orifice iuterne de la matrice, qui resembloit, au commencement de la grossesse, au museau d'un chien naissant, ou plutôt d'une poule, n'est qu'un petit bourlet, et encore est-il effacé par l'élargissement de la matrice; ce qui est le plus sûr et le plus véritable signe de l'approche des couches.

Ces liqueurs, qui sont devenues des excréments, ne manquent pas pourtant d'usages. Elles s'opposent, d'un côté, aux accidents externes qui pourroient lui causer la mort, lorsqu'il est encore dans les flancs de sa mère; et de l'autre, elles doivent un jour faciliter l'accouchement, en humectant les parties naturelles de la femme.

Il y a encore une autre cause de l'accouchement, qui est aussi naturelle que celle dont nous venons de parler. La chaleur qui réside dans notre cœur ne peut durer long-temps, si elle n'est éventée, et si elle ne se décharge de temps en temps des excréments vaporeux qu'elle engendre. Lorsque ce feu est venu à un degré de force, qu'il ne peut plus souffrir d'accroissements sans courir risque de périr par la

suffocation, le cœur de l'enfant en seroit bientôt étouffé, si, en se dégageant des liens dont il est attaché, il ne cherchoit ailleurs de quoi se rafraîchir par le moyen de l'air que ses poumons doivent respirer : c'est aussi pour cela que l'on a quelquefois entendu le cri de quelques enfants qui étoient encore dans le ventre de leurs mères, comme voulant respirer avant que d'être nés. Cette cause, aussi bien que l'autre, oblige les enfants de sortir pour se donner la liberté. Ce n'est pas qu'ils manquent alors de nourriture, puisqu'il leur en vient suffisamment du côté du cordon.

C'est donc l'enfant qui, par ses efforts, donne le branle à l'accouchement; c'est lui qui brise ses liens et les membranes qui l'embrassent; c'est lui qui veut vivre tout seul, et qui a dessein de se servir de la nourriture. Pour cela, il frappe fortement les entrailles de sa mère, qui étant extrêmement sensibles, sont obligées de s'élever contre lui, et de le chasser dehors. Il cause donc les premiers efforts, et la mère les achève; car dans l'accouchement, lorsqu'il est dans le pas, la tête sortie, il est souvent si étonné de ses propres efforts et de ceux de sa mère, qu'il n'y a alors que la femme qui agisse pour le mettre dehors, par la violente agitation des muscles de son ventre.

Quelques uns ne peuvent croire qu'un enfant puisse demeurer dans les flancs de sa mère sans respirer, parce que, disent-ils, la vie est tellement unie à la respiration, que nous cessons de vivre lorsque nous cessons de respirer.

Mais, s'ils avoient exactement considéré les poumons des enfants de huit ou neuf mois, ils seroient convaincus du contraire. Ils auroient observé que le poumon ne fait pas alors les actions qu'il fait dans les hommes parfaits; car, dans les enfants, cette partie se nourrit sans se mouvoir, ainsi que la couleur de la substance nous le marque. Ils auroient encore appris que le sang ne circule pas dans leur poumon comme dans le nôtre, puisqu'il passe par le trou ovalaire du septum, ou de l'entre-deux du cœur, ainsi que l'a fort bien remarqué Botal.

Au reste, si quelques animaux parfaits vivent sans respirer, ainsi que le font la plupart des poissons, ne pouvons-nous pas croire que les enfants peuvent bien vivre quelque temps sans respirer? L'eau de la mer rafraîchit le cœur des poissons, et fait la même fonction dans leur poumon que l'air dans le nôtre, et l'enfant qui nage aussi parmi les eaux se rafraîchit par-là, et se tempère la chaleur, qui est d'abord assez modérée : si bien qu'alors il n'est pas nécessaire qu'il respire, jusqu'à ce que sa petite chaleur

naturelle, et le petit feu de son cœur soient augmentés, et l'aient obligé de rompre ses liens pour chercher sa liberté.

On peut encore ajouter à cela que les aliments dont il se nourrit sont plus épurés, et moins chargés d'excréments que ceux dont nous nous nourrissons; car toutes les parties nourricières de la mère les nettoient de leurs ordures, et les filtrent pour les épurer davantage. Le foix de l'arrière-faix les coule dans sa chair spongieuse, et les viscères de l'enfant les corrigent encore si bien, qu'après cela les aliments sont purs, et n'ont pas besoin d'être encore épurés par la respiration; son cœur n'est pas si incommodé des vapeurs fuligineuses du sang; il ne peut faire son action sans avoir besoin de respiration comme la nôtre.

Après que l'enfant est né, et que l'arrière-faix est sorti, selon les lois de la nature, la matrice, qui est tout ouverte alors, se referme incontinent, et trois heures après on n'y sauroit mettre la main. C'est ce qui m'a causé souvent de l'admiration, aussi bien que la verge de l'homme qui, étant roide pour engendrer, devient si flétrie et si petite après son action, qu'en hiver on auroit quelquefois de la peine à la trouver. Ce sont des coups de la nature, qui est admirable dans toutes ses actions, et qui fait

plus paroître sa puissance et ses merveilles dans la production de l'homme et des animaux, que dans toute autre occasion.

ARTICLE VII.

Du faux germe et du fardeau.

La nature, dans ses ouvrages, se propose toujours une fin : elle n'entreprend jamais de génération qu'elle n'ait un principe certain et déterminé. Si elle manque quelquefois à faire ce qu'elle s'est proposé, il faut plutôt en accuser les causes qui concourent avec elle, que de publier qu'elle s'est trompée. Si quelquefois elle ne fait point dans les femmes de véritable conception, on ne doit en attribuer la faute qu'à la matière sur laquelle elle travaille, qui n'est point disposée à faire des générations humaines. Tant de conditions sont nécessaires pour faire un enfant, que, s'il en manque quelqu'une, il n'en faut attendre qu'un faux germe ou un fardeau, ou tous les deux ensemble. Et pour parler en particulier sur cette matière, qui me paroît fort difficile, on me permettra seulement de l'ébaucher sans l'examiner à fond, et n'ayant lu aucun auteur, si l'on en excepte Valériola, qui en dit quelque chose, qui m'ait in-

diqué comment se font les irrégularités de la génération.

Je ne parle point ici des monstres, qui sont des choses extraordinaires dans la nature, et qui ne viennent point de la conception, ni des semences des sexes humains; mais je parle des erreurs de la conception, qui sont faites par le défaut et les maladies de la semence, ou par l'abondance et la mauvaise qualité du sang des règles : car la véritable, aussi bien que la fausse conception, se fait par le mélange de la semence de l'homme et de la femme, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs, et que nous le ferons encore voir dans la suite de ce discours.

La femme n'a pas la puissance de se polluer comme l'homme, ni de se décharger de la semence superflue : elle la garde quelquefois fort long-temps dans ses testicules ou dans les cornes de sa matrice, où elle se corrompt et devient jaune, trouble, ou puante, de blanche ou de claire qu'elle étoit auparavant : au lieu que l'homme se polluant souvent, même pendant le sommeil, la semence est toujours nouvelle, et ne demeure jamais dans ses conduits pour s'y corrompre, à moins qu'il ne soit incommodé. Alors sa maladie la rend souvent inféconde; et si elle est en ce temps-là communiquée à une femme saine et fertile, ou elle ne

cause point de génération, ou, si elle en cause
elle en fait un enfant malade et valétudinaire.

1. Tous les vices et irrégularités de la conception viennent donc plutôt du côté de la femme que de l'homme. Si par hasard la semence de l'homme rencontre la semence corrompue de la femme, il ne faut pas alors en espérer la véritable conception. La semence de l'homme a beau avoir toutes les qualités nécessaires pour engendrer, elle ne peut néanmoins produire un enfant, si elle trouve des humeurs qui la rendent incapable de faire son action naturelle, si dans la matrice elle se mêle avec une sérosité corrompue et violente qui détruit son âme, que Galien appelle *esprit génératif*, et si enfin, entrant dans l'une de ses cornes et se communiquant à la semence de la femme, elle la rencontre trouble et incapable de recevoir ses impressions. Car quelle apparence y a-t-il que la semence de la femme soit émue par les esprits actifs de celle de l'homme, et qu'elle en soit comme caillée, pour me servir de l'expression de l'Écriture, si elle-même manque d'esprits, et si elle a perdu par sa corruption ce qu'elle avoit de meilleur et de plus actif?

Cependant la nature, qui n'est jamais dans l'oisiveté, ne laisse pas d'agir incessamment et, par le moyen des esprits de la semence de

l'homme, d'agiter, en quelque façon, la semence corrompue de la femme, qui, n'ayant nulle disposition à former les parties d'un enfant, s'enfle seulement, se multiplie, et se fermente en quelque façon.

Après quelques semaines, la boule ainsi enflée, est jetée, par le mouvement de la trompe, ans la cavité de la matrice, où elle s'enfle ncore davantage; elle est entretenue et fomenée par des humeurs séreuses qui pénètrent les pores de la membrane, et qui lui communiquent de quoi la faire croître.

Deux mois et demi, trois ou quatre mois au plus, ne sont pas plutôt écoulés, que la nature, voyant qu'elle travaille en vain sur une matière qui n'est point propre pour être animée, se défait enfin de ce faux germe par des efforts et des douleurs insupportables, et par des accidents irréguliers. Car la femme qui le porte se sent plus grosse et plus incommodée que si elle avoit conçu un enfant; et la matrice, pendant le temps de la fausse grossesse, faisant tomber dans son fond une rosée continuelle de sang, s'épuise peu à peu elle-même, ce sang ne pouvant être retenu par une boule animée. Enfin, après le temps prescrit par la nature, ce faux germe sort quelquefois aussi gros que le poing, comme l'expérience me l'a montré. Il est cou-

vert d'une peau assez dure, qui n'est autre chose que la membrane qui enveloppoit la semence de la femme lorsqu'elle étoit dans l'une des cornes de la matrice. Si l'on coupe cette boule, on y trouve une humeur jaune et corrompue, souvent semblable à de la bouillie, et cette humeur n'est que la semence de la femme, qui avoit de mauvaises qualités, et qui a été ensuite fomentée et entretenue par une semblable matière.

2. La seconde espèce de faux germe est d'une autre figure, et s'engendre d'une autre sorte. L'esprit génératif qui réside dans la semence de l'homme, quelque sain et quelque actif qu'il puisse être, est presque étouffé par le mélange des humeurs crues et séreuses qu'il rencontre quelquefois dans la matrice, dès qu'il y est entré : si bien que, se coulant ensuite dans l'une de ses cornes, il ne peut s'y faire aucune production, s'il y trouve de pareilles liqueurs qui soient rebelles à son impression : d'où vient qu'il ne faut pas s'étonner s'il ne peut imprimer son caractère sur les matières si irrégulières, et s'il se fait un faux germe ou une fausse conception. Il sort seulement de la semence de l'homme, ainsi mêlée, quelques esprits foibles et languissants, qui, pénétrant plusieurs boules et le corps même de la femme, mettent plutôt ses humeurs

en mouvement qu'ils n'en entreprennent la génération.

Les esprits de la semence de l'homme, ne pouvant donc agiter la semence de la femme, ne laissent pas de pénétrer jusque dans la masse de son sang, qu'ils excitent tant soit peu, et qu'ils font suffisamment fermenter pour faire dégoutter dans la cavité des cornes plusieurs gouttes de semence, dont plusieurs boules sont formées. Ces boules, qui n'ont pas tout ce qu'il faut pour la génération, sont successivement chassées dans la cavité de la matrice, après que la chaleur naturelle a fabriqué une petite peau mince à chacune de ces boules, comme le feu du four produit la croûte du pain.

Quelque temps ne s'est pas plutôt écoulé, que toutes ces petites boules, se joignant les unes aux autres par de petites fibres, font la grappe du faux germe, ou un corps à peu près semblable à la chair du cou du coq d'Inde. Ces fibres charnues sont produites par quelques gouttes de sang qui sort plus ou moins abondamment du fond de la matrice, dans le second ou le troisième mois de la fausse grossesse.

Je ne saurois prouver plus clairement ce que je dis, que par l'histoire de mademoiselle L***, que je ne veux pas répéter ici, et que j'ai rapportée tout au long au chapitre précédent, *ar*

ticle 6, *figure* 7. Ce que dit Vallériola sur cette matière, de Loison, et de la femme de George, confirme encore ma pensée. La première, après six mois de grossesse apparente, rendit une grosse grappe membraneuse, à laquelle une infinité de petites boules semblables à des œufs de poisson étoient attachées; elles contenoient une humeur qui étoit devenue jaune, trouble et puante par un trop long séjour.

La nature ne peut souffrir long-temps ces fausses générations. Elle s'en défait, quand elle le juge à propos, par des douleurs et des tranchées différentes de celles des véritables accouchements. Car ce faux germe, aussi bien que l'autre, ne séjourne guère plus de quatre mois dans la matrice sans se corrompre; et s'il y demeure jusqu'au cinq, six ou septième mois, qui est le plus long séjour de ces faux germes, l'expérience m'a appris que leurs humeurs ne sont plus claires, ni blanches, mais jaunes, troubles et corrompues, ou puantes.

3. La troisième espèce de faux germe est un faux germe animé. Je le nomme ainsi, parce qu'il ne représente pas la figure d'un homme, mais quelque autre animal. Il se forme de cette sorte.

La semence qui est renfermée dans l'une des cornes de la matrice d'une femme, ne contient

pas toujours des matières entièrement corrompues et incapables de recevoir les impressions de la semence de l'homme, comme dans le premier et le second faux germe. Elle ne conserve pas aussi des matières pures comme dans la véritable conception ; mais il arrive quelquefois que la liqueur de la boule est mêlée de bonnes et de mauvaises humeurs, comme nous voyons de bon et de mauvais sang sortir d'une veine piquée : si bien que dans cette boule il y a des liqueurs flexibles et fécondes, et d'autres étrangères et incapables de recevoir le caractère que peut leur imprimer la semence de l'homme.

Quelque forte et quelque active que soit cette semence, elle ne peut communiquer sa vertu qu'aux matières disposées à recevoir son impression; de sorte que, si la semence de la femme et les esprits de cette même semence sont en petite quantité, et qu'outre cela ils soient en partie inflexibles, irréguliers et languissants, quelle apparence y a-t-il qu'ils deviennent fertiles, et qu'il s'en fasse une véritable conception?

Il ne faut pas imaginer que l'intelligence se mette en peine de fabriquer le corps de ce faux germe. Dieu n'envoie point une âme immatérielle et incorruptible dans le corps de ce qui n'est point homme ; mais toute la fabrique de

ce corps doit être attribuée à l'âme qui réside dans la semence de l'homme, qui agit comme elle peut, en suivant les ordres que la nature lui a prescrites.

Cette âme donc, que l'on peut appeler *humaine*, se voyant obligée, par la nécessité de son essence, de faire un corps de la matrice qu'elle rencontre, s'acquitte de son devoir, et travaille incessamment sur cette matière inégale pour en faire quelque génération. Car, comme la nature veille incessamment à la perpétuité des hommes, elle aime beaucoup mieux faire travailler les agens sur quelque matière que ce soit, que de les laisser en repos. C'est ce qu'elle fait dans cette occasion. Le défaut de matière ne l'empêche point d'agir; et, bien qu'elle en manque pour former un enfant entier, et qu'elle ne trouve point de quoi pour faire les bras ni les jambes, elle ne laisse pas pourtant de fabriquer quelque chose qui ressemble en quelque façon aux agens qui l'ont produit.

Quoique la matière sur laquelle l'âme travaille soit mêlée avec d'autre qui n'a nulle disposition à la génération humaine, cependant celle qui a des dispositions convenables sert à former un tronc animé, qui ressemble à un gros ver ou à un serpent, c'est-à-dire, que ce corps n'a ni bras ni jambes.

Si dans une autre occasion elle rencontre un peu plus de matière pour former les bras et les cuisses d'un fœtus, alors elle ne fait que les commencer sans pouvoir les perfectionner, faute de matière, et ainsi ses parties imparfaites n'étant pas proportionnées au reste du corps, il se forme un fœtus qui ressemble à un lézard, à un rat sans queue et sans poil, ou enfin à une grenouille.

Si, dans une troisième occasion, la boule où se forme le fœtus est trop près de la matrice, et que là elle soit trop pressée par les membranes trop dures d'une de ses cornes, et que outre cela le fœtus manque de matière pour être formé, alors l'âme ne peut faire qu'un animal qui manquera de quelques parties, et aura les autres en même temps difformes. C'est ce que l'expérience nous fait connoître lorsqu'elle nous fait voir des femmes qui accouchent de quelque enfant qui a la figure d'un pourceau, d'un aigle, ou de quelque autre animal semblable.

La boule où ce faux germe animé est formé est chassée, avec le temps, dans la cavité de la matrice, comme le sont les véritables enfants; et là, cet animal recevant des cornes et du fond de la matrice des humeurs pour se nourrir et se perfectionner, croît de jour en jour jusqu'à ce

que la nature, en étant irritée, s'en défasse avec peine, souvent avant neuf mois, et quelquefois aussi dans le terme ordinaire de la naissance des véritables enfants, ainsi que Houllie nous l'apprend, par l'histoire d'une femme qui accoucha de quelques enfants semblables à des grenouilles.

Quoique l'âme de la semence de l'homme, ou, si l'on veut, les esprits de cette même semence, soient affoiblis par le mélange d'une matière irrégulière, avec laquelle ils se sont mêlés dans la matrice un moment avant la conception même; cependant ils ont encore la vertu de pénétrer le corps de la femme, et de faire leur impression sur toutes ses humeurs qu'ils mettent en mouvement, et qu'ils font ensuite cailler pour faire l'arrière-faix de ce faux germe animé. Car le sang des règles, coulant du fond de la matrice, achève de nourrir cet animal, comme il fait du véritable enfant. Mais parce que le sang de la femme, aussi bien que la semence, a des parties hétérogènes, et en est d'une substance toute différente les unes des autres, il ne faut pas s'étonner si l'arrière-faix, aussi bien que le faux germe, a des parties si difformes, et si peu semblables à celles d'un arrière-faix d'un véritable fœtus.

Il y en a qui ne peuvent croire que ces deux

germes aient des causes naturelles ainsi, que nous venons de l'expliquer. Ils pensent que les astres, par leurs diverses rencontres, sont la cause de la génération de ces animaux; mais, comme nous l'avons dit ailleurs, les astres sont trop éloignés de nous pour en être des causes prochaines. Ils ne font seulement que concourir, en qualité de cause commune, dans toutes les opérations véritables ou dépravées de la nature.

Rondelet a une plaisante pensée sur la génération de ces faux germes animés. Il croit que, si les femmes engendrent des fœtus qui ressemblent à des lézards, à des hérissons ou à d'autres pareils animaux, on doit les interroger, pour savoir si elles n'ont point mangé d'herbes ou bu d'eau qui conservât la semence de ces animaux. Car il se persuade que les vers, les grenouilles, ou les autres petits animaux qui s'engendrent quelquefois dans les boyaux des hommes, ne peuvent venir que des semences qu'ils ont avalées, et que la chaleur naturelle a fait éclore dans leur corps : ainsi, que la semence de ces animaux, étant distribuée parmi le sang d'une femme, peut être envoyée à la matrice, et y produire une espèce d'animal semblable à celle dont elle procède.

Mais le sentiment de Gordon et de quelques

autres médecins sur cette matière est, ce me semble, bien plus probable que celui-là. Ils disent que la mauvaise nourriture des femmes fait de mauvaise semence, et qu'elle est la cause de tous les désordres qui arrivent dans la conception. C'est pour cela, ajoutent-ils, que l'on appelle *frères des Lombards* ou *des Salernitains*, les faux germes animés que les femmes italiennes engendrent quelquefois avec de véritables enfants, parce qu'elles se nourrissent fort mal. Ainsi, les fausses conceptions se font par un mélange irrégulier, et par une proportion inégale des semences des deux sexes, comme six gouttes d'esprit mêlées avec trois gouttes d'eau-forte font mal fermenter la matière; mais il en faut six pour bien la faire agiter : j'en dis de même de la véritable conception; il faut une véritable et une égale portion de semence saine des deux sexes pour la bien faire.

L'expérience confirme cette opinion; car, dans tous les lieux de l'Europe, principalement dans les méridionaux, où la plupart des femmes ne se nourrissent que d'herbes, de légumes ou de fruits, qui font de mauvais sang et de mauvaise semence, il arrive de pareils désordres dans la génération. L'Italie et l'Espagne nous fournissent assez d'exemples sur ce sujet, que nous rapporterions ici, si nous ne craignions

d'ennuyer le lecteur, qui pourra les lire dans les auteurs qui les ont écrits.

Il est si vrai que la génération des faux germes se fait de la manière que je l'ai dite, que, si l'on corrige l'intempérie des entrailles des femmes, si l'on purifie leur sang, si l'on évacue ces mauvaises humeurs qui font de mauvaise semence, on verra bientôt après arriver de véritables conceptions, ainsi que l'expérience nous le montre.

Après avoir prouvé que les faux germes se forment par les vices et les défauts de la semence, il faut expliquer à cette heure comment les fardeaux s'engendrent par l'abondance de la mauvaise qualité du sang des règles.

Il y a deux sortes de fardeaux, qui n'ont de cordon ni l'un ni l'autre, comme en a le véritable fœtus : l'un paroît avoir quelque principe de vie, et l'autre est tout-à-fait inanimé; celui-là ne vient pas seulement de la semence de l'homme et de la femme mêlées ensemble, mais encore de beaucoup de sang des règles : et c'est la raison pourquoi les bêtes n'en engendrent point, n'ayant pas tant de sang de règles que les femmes; et celui-ci ne procède que de la semence de l'homme et du sang des règles, ainsi que nous le ferons voir dans la suite de ce discours.

Le fardeau animé est une masse de chair couverte de peau, sans figure humaine, qui a des artères et des veines avec quelque mouvement obscur. Il se forme de cette sorte. Le sang des règles ne sort tous les mois du corps des femmes que par la fermentation que leur semence a excitée dans toute la masse de leur sang, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs : si bien que ce sang a toujours plus ou moins de semence dans sa masse, et par conséquent est plus ou moins susceptible des impressions que peut lui faire la semence de l'homme. Car cette semence fait cailler le sang de la femme, au lieu que la semence de la femme ne le met qu'en mouvement. C'est à la semence de l'homme que l'on doit attribuer la formation du fœtus de l'arrière-faix, et c'est aussi à cette même semence que l'on doit attribuer la vertu de faire les deux espèces de fardeaux; savoir, l'animé et l'inanimé, que nous avons tous deux souvent observés dans les hôpitaux du pays du midi, où les femmes grosses sont reçues.

La semence de l'homme étant donc jetée dans la matrice, y trouve quelquefois tant d'humeurs qui embarrassent les parties actives de sa substance, qu'elle ne peut pénétrer dans les cornes de la matrice pour y former un enfant. Elle demeure dans la cavité, comme engluée

par l'abondance du sang des règles qui l'empêche de faire son action. L'âme de cette semence, qui veut incessamment agir lorsqu'elle trouve la matrice tant soit peu disposée à recevoir son caractère, ne peut demeurer sans rien comprendre. Elle agit donc sur la semence de la femme, qui depuis peu est sortie en abondance des cornes de la matrice, et qui s'y trouve mêlée parmi beaucoup de sang des règles. Elles en forment quelque chose d'animé, mais quelque chose d'informe. Elle y fait de la chair qui croît peu à peu; elle y forme des artères, des veines, des ligaments, une peau, et donne à tout ce composé un mouvement tremblant et un sentiment obscur, comme la nature en donne de semblables aux éponges. C'est de cette sorte de fardeau qu'étoit celui qu'observa Mathieu de Grados, qui, après être né, ne vécut que quelques moments.

4. Mais si la semence de l'homme se mêle dans la matrice avec beaucoup de sang des règles, parmi lequel il y ait fort peu de semence de femme, alors il ne se fait nulle conception : le sang des règles étouffe presque l'âme et tous les esprits de la semence de l'homme; et, s'il en reste quelques uns, ils ne servent qu'à faire cailler et à former quelques veines parmi une chair sans figures; ou, s'il se fait quelque sorte

de conception, ce qui est animé ne vit pas long-temps : si bien que l'un et l'autre fardeau, c'est-à dire, celui qui a été peu de temps animé, et celui qui n'a jamais eu de principe de vie, demeurant l'un et l'autre fort long-temps dans la matrice, ils y croissent comme des potirons ou des truffes, et l'on en a vu y demeurer quelques années ou toute la vie même, comme la femme d'un potier d'étain de Paris, qui porta un fardeau dix-sept ans, et qui mourut enfin, selon la remarque d'Ambroise Paré.

Tous ces faux germes et ces fardeaux se forment quelquefois tout seuls, comme nous venons de le dire, quelquefois avant le véritable enfant, et quelquefois aussi après, c'est-à-dire par superfétation.

Il n'est pas plus difficile de croire que la véritable conception se fasse après la génération d'un faux germe ou d'un fardeau, que de croire que la superfétation soit possible, de laquelle l'on ne doute plus présentement, que de croire aussi que le véritable fœtus se puisse former dans les entrailles d'une femme, après qu'elle a introduit dans la cavité de sa matrice un pessaire pour la tenir assujettie, comme l'expérience me l'a fait voir, et que quelques autres histoires nous l'assurent. Car, soit que le faux germe se forme dans l'une des cornes de la matrice, soit que la

ardeau occupe son fond, cela n'empêche pourtant pas qne le véritable fœtus ou que la semence de l'homme ne s'empare de la corne vide.

La superfétation d'un faux germe ou d'un fardeau arrive quelquefois lorsqu'un enfant est formé dans une des cornes de la matrice, et qu'il ne descend pas sitôt dans sa cavité. Si, pendant ce temps-là, une femme amoureuse est caressée, alors elle peut concevoir une seconde fois, par la vertu de la semence de l'homme qu'elle reçoit dans les premières semaines de sa grossesse, et ainsi donner lieu à une seconde génération et à la formation d'un faux germe ou d'un fardeau, selon que la matière sera disposée pour les former.

La semence de l'homme entre donc dans la même corne où la véritable conception se fait, pour y produire un faux germe animé; et, y trouvant la semence de la femme vers l'extrémité de la trompe qui touche la matrice, elle imprime ses caractères féconds sur une partie des humeurs qu'elle renferme, et qui sont propres à les recevoir. Mais comme la corne de la matrice, où est le premier fœtus qui a toutes ses parties accomplies, en est irritée après quelques semaines, elle les jette dehors l'un et l'autre; le dernier conçu ne faisant que de recevoir ses premiers linéaments.

Le véritable et le faux fœtus tombent donc dans la cavité de la matrice, et là s'efforcent d'un côté et d'autre d'attirer des humeurs pour se nourrir; mais comme le premier formé est le plus fort, il s'empare aussi de ce qu'il y a de meilleur dans les parties naturelles de la femme; au lieu que l'autre étant languissant, et par la première conformation, et par la privation de l'aliment qui lui est convenable, il demeure imparfait et prend la figure qui répond aux animaux dont nous avons parlé ci-dessus.

Quelquefois, au contraire, le faux fœtus suce ce qu'il trouve de meilleur, et ne laisse au véritable que le superflu et les ordures; d'où vient que, ce fœtus ne pouvant vivre de ce mauvais aliment, il languit et il meurt enfin avant que de naître. C'est là qu'est venue la fable que l'enfant naissant étoit mordu par le faux germe animé, et que par ses morsures il l'empoisonnoit de son venin.

On peut ici former une question, savoir si une femme peut engendrer un faux germe ou un fardeau sans avoir été caressée par un homme.

Ceux qui sont d'avis que les vierges, aussi bien que les femmes, sont sujettes aux désordres de la conception, comme Jules Scaliger et Levinus Lemnius le soutiennent, lorsqu'ils disent que Gallien a justement comparé les

œufs de poules aux fardeaux des femmes, et que ces animaux faisant des œufs sans mâle, une femme pouvoit aussi faire un fardeau sans la communication d'un homme; que la forte imagination d'une fille amoureuse pouvoit faire une impression suffisante sur des matières renfermées dans ses parties naturelles, et que de-là il pouvoit se former aussi bien un fardeau que des taches sur le corps d'un enfant; et qu'enfin on avoit des exemples de personnes d'une vie exemplaire, qui avoient engendré des fardeaux sans avoir été caressées par des hommes.

Mais ce sentiment, qui paroît favorable aux femmes qui ont prostitué leur pudicité, ne sauroit forcer l'esprit de ceux qui ont examiné de bien près les actions de la nature sur le fait de la génération. Car il est aisé de savoir par expérience que de toutes les religieuses et de toutes les filles qui sont au monde, il n'y en a pas une qui ait engendré un fardeau, et nous n'avons point d'histoire qui nous le fasse remarquer; et, si nous en avons quelques unes, elles nous sont fort suspectes, et nous les croyons supposées; car, outre plusieurs raisons, les filles n'ont pas les vaisseaux de la matrice assez ouverts pour qu'ils puissent donner assez de sang pour en former un. Il n'y a que les femmes sanguines et amoureuses qui soient capables de ces sortes

de générations, quand elles s'allient à contre-temps avec un homme.

La forte imagination d'une femme, non plus que l'ardeur excessive de l'amour, ne sont point capables de faire quelque sorte de génération, comme Levinus nous le veut faire accroire. Car quelle apparence que l'action de l'âme, qui est immatérielle, puisse former des taches sur le corps des enfants, et qui plus est, un corps dans les flancs d'une femme? C'est ce que nous avons examiné ailleurs, en parlant des taches des enfants, et ce que nous examinerons encore au *chapitre* 7 de ce livre.

Au reste, on ne pourroit attribuer la cause efficiente de cette espèce de génération qu'à la semence de la femme, qui se mêle parmi le sang de ses règles pour en faire un fardeau. Mais comment se pourroit-il faire que cette semence, qui, originairement, est du sang féminin, pût avoir des parties si différentes entre elles pour faire cailler le sang dont elle procède, et de plus pour y former une peau, des artères et des veines? Il n'y a que la semence de l'homme, qui est d'une tout autre matière, qui puisse causer ces effets, et c'est à celle-là aussi que l'on doit attribuer la faute et la véritable génération humaine. Une chose ne peut agir sur soi-même; il faut qu'elle ait des parties de différentes sub-

stances pour mettre un corps en mouvement, et pour en former quelque chose. Il est vrai que la semence de la femme peut faire mouvoir son sang comme fait la bile, lorsqu'elle y est mêlée, mais il n'en peut rien former.

De plus, personne n'a dit jusqu'ici que le faux germe s'engendroit sans la participation d'un homme; et cependant il est aussi bien une erreur de la conception que le fardeau, qui n'est que la chair de l'arrière-faix mal faite.

Disons encore que, si le fardeau pouvoit se former sans la semence de l'homme, nous ne verrions pas si souvent des enfants conçus et liés avec des fardeaux; et Alexandre Benoît ne nous feroit pas observer un enfant de quatre ou cinq mois étouffé au milieu d'un fardeau dont il tiroit son aliment comme de la chair de l'arrière-faix; et Kerkringe ne nous en montreroit pas un autre, comme nous l'avons remarqué ci-dessus.

Ajoutons à cela que, si le sang des règles s'est caillé quelquefois, et qu'en sortant il ait donné des marques d'un fardeau, comme le témoigne Marcellus, on doit croire que ce n'étoit que du sang, qui se caille aisément lorsqu'il est pur et qu'il est hors de ses vaisseaux. Si on le met dans l'eau, il se dissout incontinent, et on

voit par-là que ce n'est que du sang en grumeaux et non une fausse conception.

On peut encore dire que l'équivoque du mot fardeau a été la seule cause que plusieurs médecins ont cru que le fardeau pouvoit être engendré sans la participation d'un homme. Ils étoient fondés sur les écrits de quelques anciens médecins, qui ont pris le fardeau pour une humeur de la matrice : mais la génération de ce fardeau ne dépend point du commerce d'un homme avec une femme : il n'en est pas de même de celui dont nous parlons, qui ne peut être engendré sans que l'homme y ait contribué de sa part.

Enfin les œufs de poule n'ont nulle proportion aux fardeaux des femmes. Il est vrai que les femmes ont des matières qui répondent assez bien aux matières des œufs, et que celles qui jouissent d'une santé parfaite, et qui sont dans une belle jeunesse, rendent souvent de la semence proportionnée au blanc de l'œuf, et des règles qui répondent au jaune, et qui ont l'une et l'autre les mêmes usages; mais l'expérience nous a montré que cette semence et ce sang des règles n'engendroient rien, s'ils n'étoient touchés par un homme, comme il ne sortiroit point de poulet d'un œuf, à moins qu'il ne fût rendu fécond par la semence du coq.

On peut donc conclure après Hippocrate, Aristote, Gallien, et plusieurs autres, que les fausses générations ne se peuvent faire sans qu'une femme n'ait été caressée par un homme.

Il seroit bon de rapporter ici les signes des faux germes et des fardeaux, pour les distinguer d'avec la véritable grossesse, puisque c'est principalement l'affaire d'un médecin, qui ne doit jamais s'y tromper.

Si donc une femme est grosse d'un faux germe ou d'un fardeau, elle a plus de douleur au ventre que celle qui l'est d'un véritable enfant; sa douleur procédant plutôt d'une cause qui est contre les lois de la nature, que de celle qui est selon ses équitables décrets.

D'ailleurs, elle a les mamelles moins dures et moins pleines de lait : il y en a même qui manquent de lait et qui nous marquent par-là qu'elles n'ont pas d'enfant dans les entrailles.

Au reste, le fardeau n'ayant point de mouvement par lui-même, il tombe du côté que la femme se tourne : au lieu que l'enfant demeure attaché par sa propre vertu dans le lieu où il est, et qu'on le sent mouvoir de bas en haut quand on met la main sur le ventre d'une femme grosse de cinq ou six mois; ce que l'on n'aperçoit ni dans un faux germe ni dans un fardeau.

Enfin une femme a beaucoup plus de peine

et plus de tranchées à rendre un germe ou un fardeau, qui donne le branle aux couches; au lieu qu'un fardeau étant immobile, les efforts doivent tous venir du côté de la mère.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES CHAPITRES ET ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

